

DOCTEUR A. DEBACQ

---

# VERBERIE

PENDANT

L'INVASION DE 1914

---

*Impressions et Souvenirs*

---

Préface du Général Sébert,  
Membre de l'Institut.



SEN LIS  
IMPRIMERIE ADMINISTRATIVE & COMMERCIALE  
II, Place de l'Hôtel-de-Ville, II.

1917

# VERBERIE

Pendant L'Invasion de 1914

*J'étais là, telle chose m'advint*

(LA FONTAINE)

DOCTEUR A. DEBACQ

---

# VERBERIE

P E N D A N T

L'INVASION DE 1914

---

*Impressions et Souvenirs*

---

Préface du Général Sébert,  
Membre de l'Institut.



SEN LIS  
IMPRIMERIE ADMINISTRATIVE & COMMERCIALE  
II, Place de l'Hôtel-de-Ville, II.

---

1917

# PRÉFACE



Les multiples épisodes qui se sont produits au cours de cette guerre gigantesque dont nous subissons, depuis tantôt deux ans, les horreurs, présentent une infinie variété.

Dans les localités les plus voisines, on a pu signaler des incidents de caractère absolument différent.

Malheur à celles qu'un ennemi barbare avait pu désigner à l'avance à titre d'exemple, comme cela est arrivé à Senlis, pour servir de victimes destinées à semer la terreur qui devait, dans la pensée de l'envahisseur, contribuer à faire ouvrir, sans résistance, la route à ses armées dans les pays à traverser.

Ces localités furent appelées à voir, sur le passage des bandits en uniforme qui avaient

## VI VERBERIE PENDANT L'INVASION DE 1914

été choisis spécialement et organisés pour précéder ou accompagner le gros des troupes régulières, le spectacle terrifiant des meurtres, des violences, des incendies et enfin des pillages s'exerçant sur les populations désarmées et innocentes.

A côté de ces localités, d'autres villes, qui ne se sont pas trouvées sur le passage des mêmes bandits ou dont l'importance n'était pas de nature à appeler suffisamment l'attention sur les forfaits dont elles auraient pu être l'objet, n'ont eu à souffrir que des actes habituels et des sévices ordinaires des guerres régulières. Elles n'ont eu parfois à déplorer que les pillages qui accompagnent presque inévitablement le passage des troupes ou celui des bandes de pillards qui les suivent trop souvent.

Les souvenirs qu'ont pu recueillir les habitants, restés dans ces localités envahies et qui ont été témoins oculaires des événements survenus, sont rarement de nature alors à susciter la curiosité générale et ne peuvent constituer des faits dignes de rester inscrits sur les tablettes de l'histoire, mais

ils peuvent néanmoins présenter quelque intérêt pour les habitants des régions où ils se sont produits.

Ceux-ci peuvent trouver dans les notes fidèles, prises par ces historiens locaux, des tableaux pittoresques de faits qui conservent, pour eux, une valeur précieuse ou qui méritent d'être consignés dans les archives locales et de laisser leurs traces dans la mémoire des enfants du pays.

Les philosophes peuvent aussi y trouver motifs à réflexions et ceux qui se préoccupent de l'avenir ou qui cherchent les moyens d'éviter le retour de calamités comme celles qui ont fondu sur nous, peuvent arriver à discerner, dans ces récits, les causes auxquelles doivent être dues des différences aussi grandes entre des évènements qui auraient pu être sensiblement identiques.

Ce sont ces qualités de sincérité et de précision que l'on peut trouver dans les récits, sans prétention, consignés, sur son journal, par M. le Docteur Debacq et que l'on trouve réunis dans ce petit volume.

Obligé par profession de rester attaché à

### VIII VERBERIE PENDANT L'INVASION DE 1914

sa résidence, il a dû assister, en témoin impuissant, aux scènes désolantes du début de la guerre, au milieu du désarroi produit par les conditions spéciales dans lesquelles s'est trouvée la commune de Verberie, par suite de sa situation même, sur la route probable de l'envahisseur.

L'avant-propos de son petit volume ne fait qu'une allusion discrète à la situation au milieu de laquelle il s'est trouvé et à l'énergie qu'il a dû déployer dans ces conditions, pour arriver à jouer le rôle utile qu'il a si bien rempli. Ce rôle a certainement contribué, pour beaucoup, à épargner au pays les rigueurs trop habituelles de la guerre, telle que la font actuellement les Allemands.

Le pays doit lui en être reconnaissant comme il doit l'être à M. Pingeot qui, en l'absence du maire, a si dignement rempli sa pénible fonction d'adjoint depuis le début de la guerre.

Dans sa brochure intitulée « Une ambulance improvisée » (1) M. le D' Debacq a déjà raconté comment, avec des moyens bien

---

(1) Verberie. — Librairie Letellier 1915.

VERBERIE PENDANT L'INVASION DE 1914 IX  
sommaires et grâce à l'aide dévouée de  
quelques personnes restées avec lui à  
Verberie, il a pu créer toute une organisation  
qui a contribué à soulager bien des infor-  
tunes.

On ne peut lire sans intérêt ce simple  
récit d'une œuvre bien digne d'éloges. On  
lira aussi, je pense, avec la même bien-  
veillance, les extraits qui suivent du  
journal de l'auteur, extraits qui montrent ce  
que, dans un corps débile, peut produire la  
volonté énergique de faire le bien et de se  
rendre utile à son pays.

Je suis heureux de pouvoir donner à M. le  
D<sup>r</sup> Debacq ce témoignage d'estime, en  
consacrant à son petit ouvrage ces quelques  
lignes de préface.

*Paris, Juillet 1916.*

Général SEBERT.

# AVANT-PROPOS

---

*Le 8 août 1914, l'auteur de ce livre, chroniqueur dans ses loisirs, polémiste parfois, écrivait ces lignes, publiées le 19 août par un journal de l'Oise :*

« *Quelles pages d'histoire il y a à écrire !*

« *La mobilisation générale s'est effectuée. La France entière est en armes et debout. Elle attend de pied ferme l'envahisseur.*

« *il y a déjà longtemps qu'il n'est plus question de luttes politiques, dans lesquelles du reste les combattants n'ont pas en réalité de bien fortes rancunes.*

« *La haine n'en est pas le facteur et jamais ici, nous ne nous en sommes inspirés.*

« *L'heure de l'action est venue pour tous, aussi bien pour les forts et les vaillants qui vont faire le coup de feu que pour les vétérans, les exemptés, les infirmes.*

« *A chacun de faire son devoir. Tous peuvent être utiles à la Patrie. Que les intelligences, les initiatives se mettent à la hauteur des cœurs et des courages. Il va y avoir d'immenses douleurs et de cruelles blessures à soulager. La gloire se paie cher.*

## XII VERBERIE PENDANT L'INVASION DE 1914

« Je prends le brassard de la Croix-rouge et me mets avec joie à la tête de ceux et celles qui vont éteindre le sang consacré à la défense de la Patrie ».

Trois mois s'étaient écoulés depuis les élections législatives et quinze jours à peine après le verdict d'un procès fameux...

La guerre était déclarée à la France.

Deux semaines plus tard, les formidables armées de l'Empereur d'Allemagne se ruaient dans la magnifique vallée de l'Oise et arrivaient presque aux portes de Paris. Nouvel Attila, Von Kluck poussait devant lui à marches forcées ses hordes barbares, semant partout la dévastation et la mort.

Et précédant cette invasion la plus violente que le monde ait vue, se déroulaient sur toutes les routes dans un interminable défilé, les tristes cortèges de l'émigration.

Quelques rares citoyens, souvent affaiblis par l'âge et l'infirmité, des femmes fortes et généreuses, restèrent dans leurs foyers et reçurent courageusement le choc de l'ennemi. Il fut terrible.

Quelles pages d'histoire il y a à écrire ! puis-je répéter aujourd'hui.

Muni de ce brassard de la Croix-Bouge qui m'a permis de servir un peu mon pays, j'ai vu à l'œuvre dans la petite patrie, l'union des bonnes volontés ne cherchant qu'à être utiles, et se consacrant à l'apaisement de la souffrance.

Chaque jour j'ai noté les faits remarquables dont j'ai été témoin, sur un carnet que l'historien de

### VERBERIE PENDANT L'INVASION DE 1914 XIII

« La Marche sur Paris de l'aile droite allemande » a qualifié de « document tout à fait précieux ».

En relisant ce journal que M. de Caix de Saint-Aymour m'avait conseillé de publier en entier avec « son caractère primesautier et tout à fait personnel, qui lui donne une si grande valeur », les événements de 1914 me sont réapparus, éclairés d'un jour nouveau apporté par l'admirable résistance de la nation française, l'héroïsme de nos armées, le calme et la confiance de nos chefs.

La mémoire aidant, j'ai voulu reconstituer dans tous leurs détails quelques scènes de ces journées inoubliables que bien peu d'habitants de Verberie ont connues.

Pour donner au lecteur un aperçu de l'état de la commune au moment où vont se dérouler les événements que je vais raconter, je reproduis textuellement quelques-unes de mes notes prises au mois d'août 1914.

11 Août. — Les journaux ne disent rien de l'état des armées, ni des engagements. On reçoit très peu de nouvelles des soldats aux armées. Les lettres arrivent au bout de cinq ou six jours. Il fait un temps splendide et la moisson se poursuit avec ardeur. Tout est en ordre dans les services de la commune ; on n'entend pas de plaintes...

18 Août — Belle journée. Bonnes nouvelles. Commencement des vaccinations pour la Croix-Bouge.

19 Août. — La rentrée de la moisson reprend activement par un temps excellent ; les nouvelles ne

#### XIV VERBERIE PENDANT L'INVASION DE 1914

*sont pas bien nettes. Y a-t-il d'autres malheurs que les atrocités commises par les Allemands ? Visites à Rivecourt et Longueil.*

20 Août. — *Les nouvelles de la guerre ne se précisent pas Il est certain que les Allemands font des efforts d'invasion du Nord de la France par la Belgique. Mort de S. S. Pie X après deux jours de maladie...*

23 Août. — *Les nouvelles ne sont pas rassurantes. Il y a certainement de grosses pertes en Lorraine. D'autre part là Belgique est occupée et doit verser immédiatement des millions d'indemnité de guerre. Prières ordonnées à la mémoire de Pie X et pour la France...*

25 Août. — *Les pronostics s'assombrissent Partout les troupes françaises doivent reculer et se borner à la défensive. L'Allemagne a envahi toute la Belgique et dirige de ce côté son offensive. Les Belges doivent supporter toutes les conséquences de ce choc formidable. On est anxieux partout ..*

27 Août. — *L'angoisse augmente devant les actions hésitantes et sans cohésion qui ont eu lieu en Belgique...*

*Changement de gouverneurs militaires et de chefs d'armée. Nouveau ministère...*

*On dit que l'on pourrait voir des uhlands à Verberie.*

29 Août. — *Depuis hier un exode continu de pauvres gens du Nord se dirige sur Paris. On dit les Allemands à Saint-Quentin. Le soir, des Anglais avec gros équipages stationnent dans le pays. Des*

## VERBERIE PENDANT L'INVASION DE 1914 XV

*troupes arrivent de toutes parts pour couvrir le nord du département et empêcher l'arrivée des Allemands entre Noyon et Montdidier. Une quantité de trains sont passés en gare de Verberie venant de l'Est avec des troupes pour occuper la Picardie. Compiègne est occupé par le quartier général Anglais. Nuit très active. Il passe venant de Creil, une énorme quantité de camions automobiles anglais, remplis de munitions.*

*30 Août — Dimanche. — Panique générale dans tout le pays. Tout le monde se dispose à partir. Exode de notabilités et des Parisiens. Les Anglais circulent vers Compiègne avec leurs fourgons de ravitaillement. Le soir à six heures, arrivée d'un détachement de chasseurs alpins en autobus venant de Péronne. Trois ou quatre blessés en très bon état, sauf la poussière.*

*L'armée française a été forcée par la poussée à outrance et risquée des Allemands. . . . La ligne de combat de Péronne à Ham, Tergnier, La Fère peut-elle résister ? Si elle est franchie, il y aura certainement des Prussiens dans l'Oise demain...*

*Il y a encore à Verberie des vaillants qui n'ont pas peur, et disent qu'ils resteront au poste quand même. . . .*

*M. Pingot assure le service de la mairie ; il n'y a en somme ce soir aucun incident fâcheux. L'ambulance est ouverte d'urgence par le service de santé du bataillon de chasseurs alpins venant de Saint-Just-en-Chaussée. Le service y a été fait par l'armée.*

*31 Août, — Panique générale à Verberie. Tout le*

## XVI VERBERIE PENDANT L'INVASION DE 1914

*monde veut partir.. Les Chasseurs alpins et les Anglais occupent le pays et font la police Convois et énormes équipages occupent les routes Pas de danger immédiat. Il y a de la folie à se sauver. C'est de la peur.*

*. . . . Le génie fait des travaux autour du pays et des volontaires sont employés pour faire des tranchées. Il n'y a qu'un parti raisonnable à prendre : c'est de rester chez soi et de ne pas faire de sottises.*

*On entend le canon vers Montdidier. Compiègne est occupé le matin encore par les Anglais qui se replient bientôt sur Verberie. Le soir l'Etat-Major couche à Aramont. De l'artillerie est placée sur les hauteurs. On paraît prévoir une grosse attaque, sur la vallée d'Oise et Automne Des travaux de fortifications de campagne se font partout. Animation extraordinaire et espoir chez tous les militaires. Pour les autres, on peut partir, s'il le faut, mais pourquoi ? M. Pingeot reste seul à la tête de la commune, avec Bourgeois comme Carde-Champêtre et des volontaires ..*

*Le devoir est de rester pour donner toutes indications nécessaires aux autorités militaires qui occupent la commune. On est fortifié, puisque des troupes anglaises et françaises sont dans toutes les rues du pays.*

*Les Anglais sont magnifiques, avec leurs costumes beige, uniforme, et sans chamarures. Ils sont d'un calme extraordinaire et marchent sans panique ni provocation J'ai confiance, une grande confiance.*

## VERBERIE PENDANT L'INVASION DE 1914 XVII

*Evidemment le plan de la vallée de l'Oise tant dénoncé n'avait pas été bien étudié et surtout la défense n'en avait pas été assez préparée. Car, il n'y a aucune illusion à avoir maintenant : c'est par la vallée de l'Oise que l'Allemagne tente un suprême effort.*

*Les rues de Verberie sont pleines de camions, autobus et canons. Tout est armé et fortifié. Il y a des soldats partout.*

*Pourquoi se tourmenter inutilement ?*



**En donnant le " bon à tirer " je tiens à remercier mon imprimeur de tout le soin qu'il a apporté à l'édition de cet opuscule.**

**S'il n'a pu le faire paraître plus tôt, la faute en incombe aux difficultés économiques, conséquences de la continuation de l'horrible guerre aujourd'hui mondiale. Ce retard m'a permis, du reste, de vérifier ou de mettre au point une foule de petits faits et d'ajouter des notes qui, je l'espère, présenteront quelque intérêt pour le lecteur.**

*28 Février 1917.*

D' DEBACQ



## *Dans l'après-midi du 1<sup>er</sup> Septembre.*

---

Depuis plusieurs heures déjà, le canon s'était tu autour de Verberie. Les troupes allemandes massées pendant la nuit dans la forêt de Compiègne avaient franchi les hauteurs de Saint Vaast-de-Longmont.

Un calme sinistre régnait dans les rues : les portes et les fenêtres étaient hermétiquement closes ; on ne percevait aucun bruit ni aucun mouvement dans les maisons, la plupart abandonnées et désertes.

Peu à peu des habitants (il en était peut-être resté dans la petite ville 130 sur 1.800) se hasardèrent à entrebâiller les volets et risquèrent un regard sur ce qui se passait dehors. Quelques-uns plus hardis sortirent et longeant les murs, allèrent jusqu'aux carrefours pour se rendre compte des effets du bombardement du matin.

J'étais rentré déjeuner vers 14 heures, après avoir pansé sommairement tous les blessés anglais et français abrités dans les maisons

de la rue Saint-Pierre. L'appétit était venu, après l'accomplissement de cette besogne longue et difficile qui avait mis fin à l'angoisse et à la stupeur qui nous avaient envahis, lorsque les premiers obus sifflèrent au-dessus de nos têtes.(1)

Dans cette demi-obscurité du logis où filtraient seulement quelques rayons du soleil ardent, une forte émotion nous étreignait et nous ne parlions qu'à voix basse ; mais il y avait une tâche à exécuter, un devoir à remplir : s'occuper de ces braves tombés en défendant notre cité. Quelque chose de mystérieux se produisait... déjà l'habitude était prise, on s'aguerrissait. La faim et la soif achevaient leur œuvre ordinaire.

Soudain on frappe à la porte. Deux jeunes femmes aussi curieuses qu'empressées récla-

---

(1) J'étais dans mon jardin, quand les batteries placées près du passage à niveau commencèrent leur tir. C'est une musique assez curieuse que le sifflement des éclats et des schrapnells tourbillonnant dans l'air, et après l'explosion de l'obus, le bruit sinistre des projectiles qui s'abattent sur les arbres et les toitures comme de la grêle.

Vers 9 heures moins le quart, je perçus fort bien que les bombes s'écartaient de la route de Compiègne et se rapprochaient de l'Eglise. J'en entendis éclater plusieurs non loin du clocher. J'étais alors assis dans un bosquet, ne me doutant pas du danger que je courais. Mais bientôt voyant les feuilles hachées par les balles et les morceaux d'acier, je rentrai dans ma maison. Un éclat de la largeur de la main tomba aussitôt dans la cour.

Quelques minutes après le silence se fit. Le bombardement avait cessé.

ment une visite urgente pour un garçon atteint le matin d'une balle de schrapnell au moment où il traversait le carrefour de la Fontaine. Il était de la classe 14 et se rendait à Senlis rejoindre son régiment. Peu averti des évènements, sans se soucier des coups de canon et des balles, il était parti de son village à bicyclette tout tranquillement pour répondre à l'appel de la patrie : Bravoure de la jeunesse française ! Il s'appelait Mélique et venait de Saintines où son père était garde-champêtre.

La balle lui avait traversé la jambe et il avait pu tant bien que mal se traîner chez l'aubergiste Darce qui l'avait mis en lieu sûr.

Ayant fini mon repas, je préparai ma trousse et les objets de pansement nécessaires. Au moment de partir j'aperçus M. Thouvenel, ancien chef de musique, qui était entré à la mairie. Avec son allure de vieux militaire, il faisait paisiblement le tour du pays. Il avait été voir le pont que le génie avait fait sauter le matin, il avait remonté la rue de la Pêcherie, où il n'y avait pas âme qui vive et il s'en allait jusqu'à la rue de Saintines se rendre compte de l'incendie des maisons Pingéot.

Je le priai de prendre ma trousse et de la

mettre chez Darche en passant, et je partis coupant à court par la place du Marché et la rue des Ecoles.

La place était couverte de paille et de toutes sortes d'objets, laissés par les Anglais campés la veille et partis précipitamment dans la nuit. Des victuailles, des boîtes de conserves, des bouteilles vides ou pleines, de l'avoine, du fourrage y avaient été abandonnés, ainsi que dans la cour des écoles et dans celle de ta mairie où avaient cantonné les chasseurs alpins.

Des fils de fer apportés par les sapeurs du génie jonchaient le sol et barraient de loin en loin les rues et les trottoirs ; des tuiles, des plâtras, des pierres détachées des maisons par les obus étaient tombés ça et là ; il était difficile de marcher vite et on risquait à chaque instant de s'empêtrer et de tomber.

J'arrivai au carrefour de la Fontaine, en même temps que MM. Henri Paillard et Janson. Ceux-ci encourageant mutuellement leur curiosité, s'étaient avancés lentement et timidement jusqu'au coin de la rue de Compiègne près de la fruiterie Péchon. Nous nous arrêtâmes, scrutant l'horizon et tendant l'oreille dans toutes les directions. On ne voyait rien, on n'entendait rien.

Cependant deux cavaliers armés de lances

remontaient rapidement l'avenue de Compiègne, occupant chaque côté de la route. Ils regardaient très attentivement à droite et à gauche.

C'était des éclaireurs. Le casque à pointe recouvert, la tunique ample couleur beige, ils paraissaient maquillés et pouvaient facilement être pris pour des Anglais. Aussi en les apercevant nous nous demandions ce que c'était, et finalement la conclusion très peu ferme de nos réflexions fut prononcée d'un ton assuré par M. Thouvenel : « C'est des Anglais ! »

Ils ne nous dirent pas un mot, mais se dirigèrent avec des précautions infinies vers la rue de Paris, après avoir sondé toutes les directions et interrogé les plaques indicatrices des rues. M. Thouvenel les avaient rencontrés près de l'Asile des Vieillards, et il avait vu que deux autres les suivaient à cinquante mètres environ. Ces lanciers faisaient partie d'une avant-garde arrêtée au carrefour de la rue de Saintines. Là leur chef, un officier très distingué, monocle à l'œil, avait demandé à M. Thouvenel en fort bon français s'il pourrait acheter des chemises et une boussole dans cette rue, et aussi l'indication de la route à prendre pour aller à Crépy, direction qu'il paraissait très bien connaître cependant.

## 6 VERBERIE PENDANT L'INVASION DE 1914

Les premiers uhlands faisaient ainsi leur entrée dans Verberie. Lorsqu'ils arrivèrent au-dessus de la gendarmerie, deux coups de fusil retentirent; les chasseurs alpins postés en haut de la rue de Paris les recevaient.

Les uhlands firent aussitôt demi-tour et redescendirent au galop l'avenue de Compiègne. La reconnaissance était effectuée. La ville paraissant occupée au sud ainsi que les abords de la côte, il n'était pas prudent à la colonne allemande, qui débouchait de la forêt, de s'avancer; elle attendit la nuit ou passa par Saint-Sauveur et Saintines.

Ainsi Verberie put éviter ce qui devait se passer le lendemain à Senlis (1), où l'avant-garde ennemie entra en masse par la grande rue de la République et fut saluée par des coups de feu venant du faubourg Saint-Martin.

Au moment où les deux uhlands rebroussaient chemin, j'étais arrivé à la maison Noël, pendant que M. Thouvenel était rentré chez M. Paillard. Ma soeur m'accompagnait portant à l'auberge Darce un panier de provisions abandonnées au moment de faire la soupe,

---

(1) Pour bien connaître les évènements de Senlis en septembre 1914 lire : *Senlis*, 2 sept. 9 septembre, parle baron de Maricourt, dans les *Cités Meurtries*; *Le Drame de Senlis*, du même auteur; *Senlis pendant l'invasion*; *Les Allemands dans l'Oise*, etc.

dans la cour de la mairie, par les soldats qui y avaient cantonné la veille au soir. Je me rangeai dans l'encoignure d'une porte et attendis, me demandant s'il fallait avancer ou reculer. N'entendant plus rien, ne voyant rien, je longuai les murs tout seul, et arrivai à la maison Darche où se trouvaient réfugiés quelques hommes et femmes au fond de la cour. Des Alpains étaient encore cachés sous les grandes portes voisines et faisaient bonne garde.

Je trouvai le jeune Mélique couché, la jambe bandée ; la balle lui avait fait une plaie en s'éton du mollet. Je fis un pansement antiseptique complet, après désinfection à la teinture d'iode, et recommandai le repos, promettant de revenir le lendemain. Le résultat devait être parfait, car le blessé put quatre jours après, rentrer chez lui à pied après avoir séjourné deux nuits à l'ambulance installée à l'usine de M. Arcelaine, rue Saint-Nicolas. (1)

Je restai environ vingt minutes dans la maison Darche dans l'attente de ce qui allait se passer en dehors. Des chasseurs alpins venant de la direction des remparts entrèrent et dirent que la rue était libre et qu'il n'y avait

---

(1) Voir: *Une ambulance improvisée*; Verberie, Librairie Letellier.

## 8 VERBERIE PENDANT L'INVASION DE 1914

aucun danger à s'y engager. Je partis et pus arriver facilement à mon domicile.

Alors la fusillade recommença au nord de Verberie, près de la rivière (1). Bientôt le canon se fit entendre sans arrêt sur toute la rive droite de l'Oise et nos batteries de Saint-Germain répondirent. C'était le dernier épisode de la résistance de l'artillerie alliée à l'invasion de la vallée de l'Oise par l'aile droite allemande.

Il était quatre heures et demie du soir, le 1<sup>er</sup> septembre 1914.



---

(1) A partir de ce moment les dernières troupes françaises se replièrent vers le sud; il ne resta plus un soldat dans l'intérieur du bourg.

*Le Relèvement  
des Morts et des Blessés.*

---

Après le bombardement de Verberie, dans la matinée du 1<sup>er</sup> septembre 1914, les morts et les blessés anglais furent reconnus et identifiés par des infirmiers britanniques, mais restèrent sur le champ de bataille ainsi que les soldats français tombés à leurs côtés, aucun secours d'ambulance alliée ou ennemie n'ayant été apporté pendant cette journée.

C'est un fait digne d'être noté et tout à l'éloge des habitants de Verberie, les blessés furent aussitôt relevés et mis à l'abri par des brancardiers improvisés qui parcoururent l'avenue de Compiègne, sans se soucier du danger de la reprise du bombardement. Tous ont échappé ainsi à la captivité; trois seulement, sur seize succombèrent plus tard aux suites de leurs blessures.

Il faut aussi remarquer que pas un soldat allemand, mort ou blessé, ne fut trouvé par les Français dans les parages de Verberie. On

vit seulement après la retraite de l'armée allemande trois ou quatre tombes isolées hâtivement comblées sur la bordure de la forêt.

Les morts restés sur le terrain, 4 Anglais et 2 chasseurs alpins, furent inhumés le lendemain, dans des conditions très difficiles, particulièrement à cause du transport et de l'éloignement du cimetière. Il était impossible de trouver des voitures disponibles et bien peu d'hommes valides étaient présents.

Les troupes allemandes arrivaient à toute allure, barrant les chemins, réquisitionnant les attelages sur leur passage et regardant avec indifférence, sinon avec mépris, les cadavres des soldats anglais fauchés par leurs obus.

M. Pingeot, maire-adjoint de Verberie, animé d'un sentiment éminemment patriotique, voulut que ces vaillants défenseurs de la cité puissent reposer à perpétuité dans le cimetière communal à une place d'honneur qu'il alla choisir lui-même.

Pendant toute la journée du 2 septembre, il employa tout son dévouement et son énergie, à l'accomplissement de la mission que les circonstances lui avaient imposée. Dès le matin il put trouver des fossoyeurs courageux qui creusèrent une tombe profonde dans le sable

chaud et sec du terrain placé à droite de l'entrée du cimetière en face le caveau provisoire.

C'est là que reposent, unis dans l'étroite fraternité de la mort comme ils l'avaient été dans celle des armes, les chasseurs alpins Bues Raoul, Liabeuf Victor, Constant Jules, du 63<sup>e</sup> bataillon (1) et les soldats anglais Supple Williams, Muldoon Joseph, Chapman John, Moore Robert, Brooks Williams Davison, « private » du 2<sup>e</sup> bataillon du Royal Inniskilling.

Bientôt, il faut l'espérer, on pourra élever à la mémoire de ces braves, tombés en défendant Verberie, un monument digne de leur héroïsme.

Reureux ceux sont morts dans une juste guerre,

a dit un poète tué à la bataille de la Marne, Charles Péguy. Et nous qui les avons vu mourir, sachons glorifier leur mémoire.

Mais, pour les porter à leur dernière demeure, M. Pingeot n'a personne. Tous les hommes disponibles sont occupés au transport des blessés à l'ambulance qui s'organise, ainsi que nous allons le dire tout à l'heure. Il doit lui-même se charger de la triste besogne, avec l'aide de M. le curé Duret.

Pendant que ses maisons du coin de la rue

(1) Un quatrième alpin, tombé à Verberie le 1<sup>er</sup> Septembre, Jules Régnier, est mort à Compiègne des suites de ses blessures le 23 Septembre et y a été inhumé au cimetière du sud.

Saint-Pierre, continuaient à brûler, il avait été chercher " au Moulin à planches " une petite voiture à âne lui appartenant et dont il pensait pouvoir se servir pour porter les corps en deux ou trois voyages, mais en arrivant à l'écurie, il a la déception de constater que le baudet avait disparu, ainsi que la volaille de la basse-cour. Sans hésiter, il s'attelle à la voiture, la traîne avec l'aide de l'abbé Duret et arrive auprès d'un grand soldat anglais tombé tout à fait à l'extrémité nord de l'avenue de Compiègne. Le cadavre est tellement lourd qu'il n'y a pas moyen de le hisser dans la charrette. Des brancardiers allemands passent, et se joignent aux deux braves français pour charger le corps. De là au cimetière il n'y a pas loin, mais la rue du Port est coupée par une tranchée ; le magistrat et le prêtre doivent remonter toute l'avenue de Compiègne avec leur funèbre fardeau, pour faire le tour par la rue de Saintines.

Un délicat écrivain, M. de Caix de Saint-Aymour, a dépeint cette scène émouvante interrompue bientôt par l'arrivée d'officiers allemands sur la route de Pont à Gilocourt, lesquels se saisissent de M. le curé et l'emmènent dans leur automobile comme otage. Je renvoie le lecteur à l'ouvrage historique si intéressant : *La Marche sur Paris de l'aile*

*droite allemande.* (Paris, librairie Charles Lavauzelle).

Privé de son auxiliaire, M. Pingeot rencontre un brave homme qui consent à lui donner un coup de main pour conduire le soldat anglais au cimetière. Mais il lui est impossible de continuer à assurer ainsi l'inhumation des morts, et il laisse sa petite voiture dans la cour de la « maison blanche ». Il rentre chez lui anxieux et sans se décourager remet à plus tard l'achèvement de sa tâche.

Il peut enfin compter sur le concours de M. Courteille qui, après avoir assuré le transport de tous les blessés à l'ambulance, doit venir avec sa voiture à bras et un ou deux aides.

Au rendez-vous fixé à cinq heures du soir, l'équipe funèbre arrive avenue de Compiègne.

La grand'route est à peu près libre en ce moment, la plupart des maisons sont ouvertes et envahies par des soldats allemands qui les fouillent de fond en comble. La villa Luc est spécialement le siège d'un tapage infernal; une espèce de corps de garde y séjourne et un teuton assis à la porte joue de l'accordéon pendant que dans la maison, les kamarades tapent sans arrêt sur le piano et font marcher un graphophone. Tous semblent être dans une joie délirante.

En face la maison Demonchy, deux

chasseurs alpins, gisent près d'un arbre ; ils sont couverts de poussière et de sang ; ils ont été frappés à la tête et au désordre de leur équipement, on reconnaît qu'ils ont dû avoir une agonie terrible. M. Pingeot et le D<sup>r</sup> Debacq constatent leur état; ils recueillent leurs papiers, leur plaque d'identité, et quelques objets de piété. Les corps défigurés sont placés dans la petite voiture et les brancardiers remontent l'avenue jusqu'au carrefour de la rue de Saintines. Les joueurs d'accordéon et de phonographe continuent leur charivari, quand le cortège funèbre passe et arrive en face de l'épicerie où se trouve le cadavre d'un anglais au milieu des décombres.

Au même moment, un avion qui avait survolé les maisons lance des bombes du côté de la montagne. Aussitôt la soldatesque se tait et court aux armes. En un instant, tout le détachement est au garde à vous. La grande rue est désertée ; la voiture des morts est abandonnée sur place.

On retourne chez M. Pingeot et on attend ce qui va se passer. Enfin, le calme ayant persisté, il semble qu'il n'y a plus rien à craindre. Les brancardiers reprennent courageusement la charrette et peuvent conduire au cimetière les derniers cadavres.

La nuit était venue quand la suprême

pelletée de terre fut jetée sur la tombe de ces glorieux soldats inhumés en de si pénibles circonstances. M. le Maire-Adjoint de Verberie avait accompli, lui aussi, héroïquement son devoir. (1)

Revenons aux blessés. Ils avaient, avon-nous dit, été recueillis après le combat par groupes de deux ou trois chez les habitants de la rue Saint-Pierre, notamment au presbytère où se trouvèrent les quatre plus atteints. Pensés et soignés aussi bien que le permirent les circonstances, entourés de la sollicitude la plus empressée, ils passèrent la nuit du 1<sup>er</sup> au 2 septembre dans l'angoisse de l'attente. Personne ne put dormir, car tout le monde se préoccupait de ce qui pouvait arriver d'un

(1) Le 1 octobre 1914, « Le Conseil municipal, réuni en séance extraordinaire et certain d'exprimer les vœux de la population de la commune, vote une mention de reconnaissance à M. Pingeot, adjoint, qui a rempli avec zèle et compétence les fonctions de maire pendant une partie de la mobilisation, l'invasion allemande et la présente période de guerre, ainsi que pour les services qu'il a rendus au pays. » (Ext. du registre des délibérations).

Le 5 avril 1916, M. le Ministre de l'Intérieur adressait à M. Pingeot la lettre de félicitation suivante :

Monsieur l'Adjoint,

Monsieur le Préfet de l'Oise m'a signalé l'attitude courageuse dont vous avez fait preuve depuis le début des hostilités.

Je vous adresse les félicitations du Gouvernement de la République et je suis heureux d'y joindre mes félicitations personnelles.

Signé : MALVY.

Cette lettre fut remise devant tout le Conseil municipal par M. Bouffet, conseiller d'arrondissement, au nom de M. Charbonnier, sous-préfet de Senlis, le dimanche 16 avril, au milieu d'une nombreuse et sympathique assistance.

moment à l'autre : le pays envahi, dévasté, les maisons ouvertes brutalement. L'ennemi respecterait-il ces soldats blessés, surtout les Anglais qui avaient encore leurs armes et leurs munitions avec eux et les habitants qui les avaient hospitalisés dans leurs demeures, n'allaient-ils pas être accusés de recel ? La nuit s'écoula sans qu'un coup de fusil ou de canon se soit fait entendre. Seul un bruit sourd et lointain de roulement d'équipages retentissait sans arrêt dans la région du Nord et de l'Est, pendant que des troupes à pied passaient en silence sur la route de Saint-Quentin à Paris. Le lendemain, tout le monde fut debout de bonne heure et la première pensée fut de savoir ce qu'on allait faire des blessés. Il y en avait une quinzaine; il était impossible de les soigner séparément et de les laisser dans les maisons où ils avaient été recueillis, car il n'y avait pas de place, ni de couchage suffisants. Cependant certaines personnes offraient d'en garder un ou deux; le presbytère était déjà tout indiqué pour servir d'ambulance. Le pavillon de la Croix-Rouge y avait été arboré. M. le curé et son entourage l'offrirent de bon cœur. Mais était-ce bien prudent ?

Aussi après avoir causé et discuté pendant quelques instants, MM. Pingeot, Démarez, l'abbé

Duret, D' Debacq, Courteille, résolurent-ils de mettre tous les blessés à l'usine Arcelaine, rue Saint-Nicolas, où les dames de la Croix-Rouge avaient, depuis quinze jours, installé et garni une vingtaine de lits. Ce sera un local parfait ; qui s'en occupera ? La question ne fut même pas posée et, en s'en remettant à Dieu pour l'avenir, chacun se mit en mesure de contribuer au transport, dans des conditions aussi bonnes que possible. Ce ne fut pas facile. La veille déjà, aucun véhicule confortable n'avait été employé. Les soldats tombés percés de balles ou d'éclats d'obus, avaient été portés à dos ou dans des brouettes dont quelques-unes se brisèrent en route. On devine les souffrances que les chocs répétés firent endurer à leurs membres meurtris ! Le courage cependant ne manqua ni aux vaillants blessés, ni à leurs sauveurs. Faut-il citer ces derniers ? Jamais ils n'ont accompli plus belle œuvre de charité et de patriotisme. Je crains d'en oublier ou de froisser quelque modestie.

Donc, le matin du 2 septembre, un service de brancardiers s'organise tout seul, tout naturellement, comme d'habitude dans ce grand et doux pays de France ce qui est beau et généreux. Les hommes affluent ; seuls, les brancards manquent aux bras.

Je me souviens qu'il y a à la mairie un

brancard du modèle réglementaire de l'armée servant aux exercices des sapeurs-pompiers. Une meilleure occasion de s'en servir ne s'est jamais présentée. Je cours à sa place habituelle. Il était resté à son poste solide et bien complet. Il est vite descendu dans la rue et monté par M. Démarez qui a été improvisé greffier de mairie le 31 août au soir. . . . Quelle mairie et quel greffe ! Un chaos indescriptible où tout était pêle-mêle dans la paille ! armes, outils, vivres, munitions ! Cependant aucun allemand n'y avait encore pénétré (1). Quelque temps après, le premier officier germain assisté d'un interprète, élève d'une école militaire, s'y présentera timidement et correctement du reste, demandant le Maire.

Il pouvait être sept heures du matin.

Avec le brancard des pompiers, avec la civière de menuisier de M. Courteille, nous sommes suffisamment outillés et point ne sera besoin de se servir du brancard mortuaire qu'on était allé chercher à l'église, trop lourd et trop incommode.

Deux équipes de 4 hommes environ se forment et dirigées par M. Pingeot, se prépa-

---

(1) En réalité les chefs allemands ne vinrent à la mairie que pour faire briser les armes qui y avaient été déposées. M. Démarez fut, à plusieurs reprises, requis d'accomplir cette besogne et, malgré ses protestations, dut tout réduire en miettes.

rent à porter les premiers blessés à la rue Saint-Nicolas. Déjà l'avenue de Compiègne est grise des uniformes allemands. Elle ressemble à une fourmilière en marche. On entend les vitres voler en éclats sous les coups de crosses de fusils; les portes sont enfoncées après une sommation de quelques secondes; le pillage commence.

Les soldats germains déjà enivrés de leur rapide avance vers Paris, avant de l'être du vin de nos caves, vont-ils respecter les blessés alliés ? Les brancardiers s'arrêtent fréquemment et se relayent, ils marchent avec prudence, regardant à droite et à gauche.

Prétextant de la faiblesse d'un chasseur alpin atteint de balle dans la poitrine, ils vont demander aux allemands qui arrivent, s'il n'y a pas un médecin parmi eux. Un infirmier se présente et examine aussitôt le blessé avec beaucoup d'attention, puis il prend sa gourde et lui donne un cordial à prendre.

Ainsi est frayé le passage à travers le carrefour de la Fontaine. Tout le monde peut aussitôt passer en sécurité. Par précaution, des brassards avaient été hâtivement confectionnés et donnaient aux brancardiers et infirmiers improvisés, le caractère officiel de la Croix-Rouge.

Il y avait parmi eux quatre soldats anglais

## 20 VERBERIE PENDANT L'INVASION DE 1914

valides qui après un ou deux voyages furent appréhendés et faits prisonniers avec leurs armes et bagages.

Le transport des blessés occupa toute la matinée ; la besogne était dure; ils étaient grands et lourds, surtout les Anglais. Treize furent ainsi amenés successivement ce jour-là à l'usine Arcelaine. Ils furent couchés aussitôt leur arrivée, après avoir été lavés et pansés à nouveau.

A midi tous étaient dans des lits bien propres et pouvaient se reposer les uns à côté des autres, dans une grande salle blanche et ensoleillée. Ils demeuraient en terre française où jamais ils ne devaient être inquiétés.

J'ai dit qu'au moment, où sous la protection de la Croix de Genève nous nous occupions de transporter les blessés, l'officier parlementaire allemand se présenta pour la première fois à la mairie de Verberie. Voici exactement comment les choses se sont passées.

Il était environ neuf heures. L'officier entra dans Verberie par la rue de la Pêcherie. Il faisait partie du détachement de pionniers arrivé directement au port pour construire un pont de bateau. M. de Caix de Saint-Aymour a raconté comment les péniches se trouvèrent présentes à cet endroit à l'instant voulu. En même temps, la scierie Crinon était mise en

marche (1); des arbres étaient débités pour servir à relier les bateaux et à former un tablier sur lequel purent passer le soir des troupes à pied et à cheval.

En face le magasin Corbon, l'officier interprète rencontra Mademoiselle Debacq et lui demanda où était le Maire : « Il est absent. — Et l'adjoint ? — Il est là, occupé à transporter les blessés. — Très bien, conduisez-moi à M. l'adjoint. »

Cinq minutes après, M. Pingeot, qui attendait cette visite, recevait près de chez lui l'avis officiel que la ville était militairement occupée par les allemands et qu'il eût à répondre de l'ordre et des subsistances.

Cela s'effectua très simplement et très rapidement grâce au calme du jeune officier qui, pendant toute l'occupation allemande suppléa dans toutes les démarches extérieures le commandant de place domicilié chez M. Devouges.

M. Pingeot put, comme on l'a vu dans ce récit, vaquer toute la journée aux occupations de sa charge, mais le lendemain 3 septembre, il était gardé à vue chez lui, comme otage, avec interdiction de sortir.

---

(1) M. Elisée Crinon, propriétaire et directeur de l'importante scierie de Verberie, déjà malade, fut tellement maltraité par les Allemands qu'il mourut le 27 septembre 1914.

## *L'Ambulance.*

---

Au moment où Adolphe Démarez et moi achevons le montage du brancard des pompiers devant la porte de la mairie, le mercredi matin, deux hommes apparaissent au loin venant de la direction de Rhuis, marchant lentement et avec hésitation.

Quels peuvent bien être ces civils, qui se sont aventurés de si bonne heure sur cette route, où la circulation depuis la veille a été complètement interrompue ? Arrivés à la petite place, ils se montrent à nous comme des revenants, la figure défaite, fatiguée, les yeux vagues, la parole brève et entrecoupée, en réalité comme des gens qui viennent d'échapper à un grand danger.

C'est le facteur des postes Juvigny, accompagné d'un homme inconnu, encore jeune, à grande barbe, couvert d'un long pardessus caoutchouté et portant un sac de voyage à la

main. En nous voyant, leurs yeux s'illuminent d'un éclair de joie : des amis les reçoivent et non des teutons vainqueurs, maîtres de la maison commune de Verberie.

M. Juvigny et son compagnon avaient passé la nuit dans une cave à Rhuis. Pendant toute la soirée de la veille, ils avaient entendu au-dessus de leur tête siffler et éclater les obus. Car c'est surtout sur la partie nord de ce petit village, que des bois de Chevrières et de l'Orméon, l'artillerie allemande dirigea son tir pendant la journée du 1<sup>er</sup> septembre : jusqu'à la nuit complète, elle arrosa copieusement les coteaux de Rhuis et de Saint-Germain où une batterie alliée lui avait répondu avec succès jusqu'à 19 heures.

Un grand nombre d'habitants du pays s'étaient précisément réfugiés dans ces maisons, auberges, ou fermes, qui portent pour toujours les marques des milliers de schrapnells qui les criblèrent. Si les allemands avaient employé de grosses pièces, il ne serait pas resté une pierre de ces riantes demeures, qui bordent la route de Pont-Sainte-Maxence à Verberie et de nombreuses victimes auraient payé de leur vie leur courageuse résolution de n'avoir pas fui vers le sud au moment de la retraite de l'armée anglaise.

## 24 VERBERIE PENDANT L'INVASION DE 1914

Le voyageur lui, plus brave encore, remontait vers le nord, pour rejoindre sa famille à Compiègne, venant de Belfort, où il avait été mobilisé pendant un mois comme garde-voie, lorsqu'il fut surpris à Rhuis par la rafale. Il ne se doutait pas que depuis le 31 août au soir, le drapeau allemand flottait sur l'hôtel de ville de Compiègne.

Arrivé à Verberie, il ne put aller plus loin, toutes les routes au-delà étant complètement occupées par les troupes ennemies qui avançaient rapidement sur Paris.

Aussi sa résolution fut-elle vivement prise. Il empoigna le brancard et fit partie de la première équipe qui conduisit les blessés à l'usine de M. Arcelaine et qui rencontra l'infirmier allemand ayant donné à boire au pauvre chasseur alpin Régnier, percé de balles.

Dès son entrée dans l'hôpital, il déploya une activité remarquable à mettre tout en ordre, à placer les blessés dans les lits, à leur procurer le nécessaire et le confortable. Revêtu d'une blouse blanche et muni d'un brassard il devient bientôt « Monsieur l'ambulancier. »

Par son dévouement, son affabilité, son énergie, son intelligente initiative, l'homme

barbu acquit en quelques heures droit de cité à Verberie : il était un de ces bons samaritains qui se trouvèrent sur les routes en ces terribles journées de la retraite et de l'invasion et qui furent si utiles aux soldats alliés, perdus et abandonnés. Pour nous, il fut un frère, que nous accueillîmes les bras ouverts. Pendant deux mois il devait pleinement justifier la confiance que nous lui accordions dès ce moment.

Il se nommait François Borderie. Après avoir passé un nouveau conseil de révision, il fut à la fin de l'année 1914, incorporé au 24<sup>e</sup> territorial au Havre ; de là il a suivi le destin de tous les bons soldats de France.

Dès le 2 septembre 1914, il aurait pu être cité pour avoir devant l'ennemi sauvé la vie de plusieurs blessés, car avec le D<sup>r</sup> Debacq, qui alors commanda et fut obéi comme un véritable chef, il assura dans des conditions excellentes l'hospitalisation de 13 soldats et d'un civil, tombés dans les rues de Verberie, pendant le bombardement. Puis il organisa et géra cette ambulance, réunissant et distribuant les vivres nécessaires à la subsistance des malades et du personnel, et veillant à l'entretien du linge et de tout le matériel. Il vint à bout rapidement des difficultés multiples, grâce à la générosité de tous les habitants qui

apportèrent en abondance dès le premier jour des provisions de toutes sortes. (1)

Quant au linge, il y en avait une grande quantité emmagasinée par l'heureuse prévoyance des dames de la Croix-Rouge, qui avaient depuis quinze jours recueilli et mis en place toute la literie, sans se douter que le besoin s'en serait fait aussitôt sentir. Cette question du linge qu'il fallait changer si souvent, à cause de la gravité des blessures produites par les projectiles modernes, comme le problème de la cuisine, fut résolue promptement par M. Borderie qui dirigea les équipes de laveuses, et par M. Beauvoisin qui mit en action la chaudière à vapeur de l'usine Arce-laïne.

M. Borderie maintint l'ordre dans la maison ambulancière, et provoqua quelques mesures de discipline que les suites du désarroi du premier jour rendirent nécessaires parmi le personnel de fortune qui s'était proposé et même un peu imposé. Des exclusions se firent aussi discrètement que possible, et un tableau de service fut régulièrement dressé et suivi jour et nuit.

C'est M. Borderie qui, par des démarches habiles, attira la bienveillance du commande-

(1) Pour plus de détails voir la brochure, en vente librairie Letellier à Verberie : *Une ambulance improvisée. Verberie, 2 septembre, 3 novembre 1914.*

ment allemand, d'abord sur les blessés secourus à Verberie, puis sur ceux et celles qui contribuèrent à les soigner et par une conséquence indirecte évita à tous les habitants certaines tracasseries et dures corvées. Dès la première heure, il demanda l'intervention d'un chirurgien, pour assister les plus grands blessés : ce qui fut promis sur le champ et donna un caractère officiel à l'ambulance.

*Le docteur Wiese, de l'Université  
de Berlin.*

C'est le 3 septembre, vers 10 heures, que le médecin-major allemand fit son entrée dans la grande salle de l'usine Arcelaine, accompagné d'un infirmier, très myope, qui ressemblait fort à un pasteur protestant. Il l'était en effet.

Grand, osseux, dégingandé, les traits plutôt doux, petite moustache, l'air timide et poli, tel nous apparut sous son casque l'officier de santé prussien. Il tenait le bras en écharpe pour la forme, ayant été blessé, disait-il, d'une balle de revolver par un officier français qu'il avait pansé : toujours les mêmes accusations !

Reçu très correctement par les personnes

présentes, il commence la visite d'une façon peu méthodique, allant tantôt à droite, tantôt à gauche, tandis que son aide, courant à chaque lit, découvre tous les blessés à tort et à travers, et semble n'avoir d'autre consigne que de chercher s'il n'y a pas de faux malades parmi eux.

N'eût été les circonstances, il y avait de quoi pouffer de rire en voyant et en entendant le major s'adresser à une fille de salle un peu grise, ou au garde appariteur Bourgeois qui, avec sa blouse blanche et son immense brassard (moins grand cependant que celui du major qui avait près de 20 centimètres de large) était pris par celui-ci pour un vénérable maître ès-chirurgie.

Bourgeois ne saisissait pas un mot des questions du médecin, et répondait par des ia, ou des gestes plus que vagues.

Heureusement Borderie et moi, arrivions à temps pour donner des explications à l'intellectuel de Berlin, qui finissait par s'impatienter de ne pas voir ses paroles et ses mouvements compris par nos infirmiers et infirmières d'occasion. Quelques conseils sur la conduite à tenir pour les plaies graves, des prescriptions de morphine à haute dose, la remise au lendemain de toute intervention un peu délicate, avec la conclusion : *très bon, très*

*bon* ; telles furent le résultat de la consultation du major. Il sembla très satisfait.

Je l'étais moins de la manière de faire de certains de mes aides, qui encombraient inutilement la salle et je pris la résolution de faire un choix sévère dans le personnel infirmier. Quelques heures après, des mises en disponibilité étaient décidées.

La visite terminée, les blessés pansés à nouveau, et rassurés par la manière du médecin allemand, on se mit à causer. Il fallait faire contre fortune bon coeur et surtout ne pas s'aliéner les bonnes dispositions de nos maîtres d'alors.

Du bon vin de France avait été apporté par de généreux voisins, et on déboucha une bouteille de Chablis sec et pétillant qui sembla exquis au herr doctor et à nous aussi. Les hommes à casque à pointe et aux lourdes bottes savouraient avec joie ce produit de nos beaux vignobles si convoités, et qu'ils croyaient bientôt posséder pour toujours. Avec des airs de bons apôtres, ils se mirent à gémir, sur les horreurs de la guerre !! « Nous, obligés de marcher tout le temps : guerre terrible et malheureuse : l'Allemagne attaquée par la France, par la Russie, par le Japon.... plutôt la mort de suite. Les atrocités de la Belgique : les enfants, les femmes tirant sur

nous et nos blessés. . . . Maudit celui qui est cause de tout cela . . . qui est-ce ? on ne le saura peut-être jamais... »

Nous nous regardions tous dans le blanc des yeux, en entendant pareilles choses. Nous étions cependant plus rassurés, car le major avait produit une assez bonne impression sur nous et sur les blessés Anglais, qui tous exagéraient comme à plaisir la gravité de leur état, et nous espérions qu'il ne ferait pas auprès du commandant de place un rapport trop défavorable sur ce qu'il avait vu.

En effet, les relations avec le corps de santé allemand devinrent de plus en plus suivies et faciles. Chaque jour le major Wiese venait une ou deux fois à l'ambulance, tantôt seul, tantôt accompagné d'infirmiers ou de sous-officiers. Il fut toujours entouré de prévenance et nous le rendit. Tout ce que je pouvais désirer pour nos blessés, je lui demandais, et il se mettait à notre disposition pour assurer le ravitaillement des objets de pansements et des autres denrées.

Au fond, le D' Wiese était humain ; ses capacités professionnelles ne dépassaient pas la moyenne, mais quoiqu'ayant la lourdeur d'esprit tudesque, il répudiait la fameuse kulture et ne voulait pas passer pour un barbare. La preuve en est que jamais, il ne

chercha à faire évacuer comme prisonniers, les blessés anglais qui, au bout de trois jours d'hôpital, pouvaient fort bien marcher (1). Il n'hésita pas à nous confier des malades pour être mieux soignés qu'à l'infirmierie de corps installée au château d'Aramont. Ce fut d'abord un vieux réserviste, père de famille, atteint d'une pneumonie tellement grave, qu'il mourut au bout d'une journée, malgré les soins les plus empressés que tous lui prodiguèrent ; car nous avions dès le début désiré la présence des malades allemands, qui seraient pour nos blessés une sauvegarde.

Je me rappelle être allé trouver le 5 septembre le major Wiese à son logement, à la propriété du Chat où résidait également le commandant d'armes. Une mandoline à la main, il se préparait à sortir pour aller à Aramont, se distraire avec d'autres officiers en faisant de la musique. Je causai longuement dans le jardin avec lui, de nos misères et de nos difficultés ; je lui demandai surtout de faire son possible pour protéger nos

---

(1) La haine des Allemands pour les Anglais était cependant bien vive et ils la témoignaient par tous les moyens.

On a vu l'arrestation de l'abbé Duret pendant qu'il procédait à l'inhumation des soldats britanniques, sous l'inculpation d'en avoir recelé un. En réalité trois soldats Anglais blessés, en plus de ceux transportés à l'ambulance le 2 septembre, restèrent cachés pendant une semaine à l'asile Saint-Corneil et y furent soignés par des personnes charitables.

demeures du pillage et de la dévastation. Il me promet tout et immédiatement me prie de recevoir à l'ambulance, le grand malade dont j'ai parlé plus haut, recommandant spécialement de lui donner une « bonne soupe. »

Dix minutes après, un convoi d'autobus arrivait au pont venant de Montépilloy, avec une grande quantité de blessés, tombés dans les plaines de Borest et de Fontaine, le 2 septembre. Les deux plus atteints, un sergent-major et un soldat du 354<sup>e</sup> de ligne, nous furent laissés. L'un, trop gravement touché est mort à Compiègne, dix jours après. Mais l'autre guérit, après un séjour de deux mois à Verberie. Plein de reconnaissance pour ses sauveurs, il revenait en pèlerinage, onze mois plus tard, en ces lieux où il avait tant souffert. Il retrouvait avec une indicible émotion la place où il fût laissé pour mort par les Allemands, qui massacrèrent des camarades tombés à ses côtés : à l'entrée du village de Fontaine-Les-Cornu, en face le château du Comte de Mailly-Chalon, qui, le soir de la bataille, recueillit et soigna si généreusement les survivants.

## *Le Sac de la Ville.*

---

Le passage des troupes allemandes est partout marqué par le pillage en règle des magasins et des habitations. Il semble que ce soit pour les teutons la première besogne à accomplir et leur suprême devoir en entrant dans un pays.

Nous avons assisté à de nombreuses scènes qui nous ont permis d'apprécier leur façon de procéder.

En général, ils entrent dans les basses-cours sans s'occuper de savoir s'il y a quelqu'un dans la maison. Ils vont droit au poulailler et se saisissent de toute la volaille et des lapins qui s'y trouvent. Ils leur coupent le cou immédiatement avec leur sabre-baïonnette, les entassent dans des sacs et les enlèvent. Quand les portes sont fermées, ils font une sommation pour la forme et quelques secondes après enfoncent la clôture à coups de crosse de fusil ou avec un outil quelconque.

Toutefois, ils examinent avec soin toutes les issues et s'assurent que personne ne peut leur résister.

Les serrures les plus solides sautent en un clin d'oeil, les verrous, les volets, les carreaux sont réduits en morceaux et l'entrée est libre.

Les pillards travaillent toujours trois ou quatre ensemble. L'un fait le guet, l'autre entre le premier avec précaution, ayant toujours peur de trouver quelqu'un caché dans un coin. Progressivement enhardis, ils envahissent la place, examinent tout et s'emparent de ce qui leur plaît.

Les premiers boches arrivés dans les magasins n'eurent que l'embarras du choix et firent rapidement une ample provision de « souvenirs ». Aussitôt sortis, ils étaient remplacés par une nouvelle équipe et c'est ainsi que dans certaines maisons de bijouterie ou de papeterie se succédèrent en huit jours des milliers de visiteurs.

On devine que les derniers ne trouvant que peu de choses à leur goût, manifestèrent leur dépit en brisant tout ce qui restait.

Il en fut de même dans les maisons d'habitation qui, malgré leur riche apparence, ne possédaient qu'un mobilier modeste et qui avaient été envahies avant les logements ouvriers. Ne voyant rien de bon à prendre

dans les caves et les tiroirs, les cambrioleurs témoignèrent leur fureur en cassant toute la vaisselle.

Les caves et les garde-manger, furent bien entendu, inventoriés tout d'abord : la faim et la soif étant le seul mobile, le premier et unique souci des soldats du Kaiser. Quant aux coffres-forts, ils furent défoncés partout à coups de pioche ou de merlin.

Les premières maisons pillées furent donc les magasins d'alimentation et les débits de vins du carrefour de la Fontaine que nous vîmes tous ouvrir en un quart d'heure le matin du 2 septembre pendant que nous transportions les blessés.

La dévastation gagna ensuite les autres quartiers pour arriver le lendemain seulement au pont. Quant aux rues centrales, les teutons ne s'y aventurèrent que très timidement et jamais dans le jour. Au fond, ils étaient très peureux.

Les caves des hôtels et des maisons de commerce vidées, ce fut le tour de celles des particuliers, même en présence des propriétaires. La garde en fut très difficile, car aussitôt qu'on avait le dos tourné, deux ou trois pillards, toujours à l'affût, s'introduisaient

### 36 VERBERIE PENDANT L'INVASION DE 1914

et remplissaient leurs poches de bouteilles de vin fin. (1)

Quand certains soldats étaient surpris en flagrant délit, ils fuyaient tout honteux, car ils risquaient de recevoir une verte correction de leurs chefs, non parce qu'ils avaient volé, mais parce qu'ils avaient été pincés.

Les maisons importantes, les villas, la gare, le bureau de poste furent dévalisés plus savamment ; il est certain qu'on y enleva des quantités d'objets qui furent chargés dans des voitures et que les bons vins qui s'y trouvaient furent emballés et transportés dans le Nord. Le linge, les vêtements, les objets de literie furent aussi empaquetés par les cambrioleurs qui y travaillaient d'autant plus facilement que les maisons étaient isolées.

Je me rappelle fort bien avoir vu charger aussi dans des fourgons ou charrettes des marchandises volées dans les magasins.

Après le pillage, l'orgie la plus crapuleuse, produit naturel de la kulture germanique. Tout ce qui a un caractère un peu esthétique est

---

(1) M. Deldique qui avait courageusement entrepris la garde de plusieurs propriétés, en sait quelque chose.

Il faisait continuellement la navette entre la villa Lefranc et le grand café de la Fontaine, et à chaque visite il retrouvait de nouveaux pillards en train de dévaliser les caves. Exaspéré, il dut plusieurs fois se battre avec eux et les forcer de respecter les inscriptions de protection que l'officier interprète appliquait sur les maisons, — un peu tard du reste.

odieusement souillé et lacéré : glaces brisées à coups de revolver, vases réduits en miettes, tableaux crevés par les baïonnettes, lits maculés de confitures, d'huile, et de déjections, etc., partout on retrouve, dans les plus élégantes demeures, l'ordure amoncelée !

C'est surtout dans les châteaux situés en dehors de l'agglomération du pays et qui ont servi de logements aux Etats-Majors, comme Aramon et Saint-Corneil que les pillages ont eu lieu. Non seulement les caves ont été systématiquement vidées et toutes les provisions enlevées, mais les appartements ont été dévalisés et tous les objets de toilette et les objets précieux ont été emportés. (1)

Dans la maison du général Sébert, membre de l'Académie des Sciences, qui se trouvait au milieu du pays, les dégâts ont été moindres, mais indépendamment du pillage des caves, tous les meubles ont été forcés et fouillés, et tous les papiers, documents militaires et souvenirs de famille ont été bouleversés et dispersés.

Les dégâts causés par le sac de Verberie, furent très considérables ; ils ont été évalués à des centaines de mille francs. Je ne veux pas citer le chiffre fourni par les intéressés...

---

(1) Voir l'article signé Maitre Jacques et intitulé *Les Wackes* dans « Le Lyon Républicain » du 3 décembre 1914.

On a pu croire que l'incendie avait accompagné le pillage et était l'oeuvre des mêmes mains criminelles.

Ce n'est pas exact.

L'incendie du groupe de maisons du coin de la rue Saint-Pierre a été allumé pendant le combat de Verberie, par une bombe tombée dans le grenier. Cette bombe était-elle incendiaire par destination ?

Une personne habitant en face a bien aperçu une lueur animée d'un mouvement giratoire semant des étincelles qui agrandissaient le foyer d'incendie et enflammaient lentement la couverture.

Quoiqu'il en soit de la cause originelle, il ne s'élevait pas encore de flammes au-dessus du toit une heure après le bombardement. Quelques seaux d'eau auraient suffi pour éteindre le feu si on avait pu alors accéder à l'escalier.

M. le curé donna l'alarme ; il courut frapper à toutes les portes voisines, il fit sonner le tocsin. C'était le moment où les hommes disponibles transportaient les blessés de l'avenue de Compiègne dans la rue Saint-Pierre ; toute l'activité des habitants présents se portait sur les nobles défenseurs de la cité.

Quand on arriva sur les lieux, les flammes

sortaient de la toiture. Il n'y avait plus un sapeur-pompier à Verberie. La pompe communale était sous clef et personne n'était capable d'aller la chercher. La maison était hermétiquement close, on essaya en vain de l'ouvrir; on courut quérir des outils pour enfoncer les portes, on n'en trouva pas : tout avait été donné la veille pour creuser les tranchées. pendant ce temps, la sécheresse et la chaleur aidant, l'incendie continua son œuvre et bientôt tout le grenier du premier logement flamba.

Il ne restait plus qu'à faire la part du feu. C'est ce qu'essayèrent de faire entre le premier et le deuxième logement MM. Picart et Debressy, pendant que M. Beyer débarrassait le dessus de la grande porte du milieu de la paille qui s'y trouvait entassée. Mais ils n'étaient pas en force et durent abandonner leur projet. Dans la soirée, quand le bombardement provenant de la rive droite de l'Oise eut cessé, M. l'abbé Duret et M. Pingeot, propriétaire de l'immeuble, cherchèrent encore à couper le feu au-dessus de la grande porte, mais ils y renoncèrent bientôt, épuisés de fatigue et devant le danger couru, car les Allemands commençaient à traverser la ville. Le sacrifice de M. Pingeot était fait.

Le lendemain, le feu avait gagné de proche

#### 40 VERBERIE PENDANT L'INVASION DE 1914

en proche tous les combles jusqu'à la dernière travée, ne s'arrêtant que faute de construction contigüe.

Les planchers, le premier étage, le rez-de-chaussée, tout fut successivement envahi par le fléau, qui trouva une proie facile dans les tapisseries, les literies et les meubles de ces demeures richement installées. Tout fut consumé en trois jours, et il ne resta plus que les murs calcinés, ruines inutilisables qui attestent encore aujourd'hui par les innombrables traces de balles et d'éclats d'obus dont elles sont criblées, le passage des barbares.

Un autre incendie se déclara après le cantonnement des troupes ennemies dans une cour de la rue de Paris, appartenant à M<sup>me</sup> Bidaut, la nuit du 8 au 9 septembre.

Le sinistre aurait pris des proportions encore plus considérables que celui du 1<sup>er</sup> septembre en raison des matières inflammables qui se trouvaient dans les bâtiments : essences, peintures, pétrole, étoffes, épicerie, bonneterie, etc, et de l'agglomération des maisons voisines. Mais le feu put être circonscrit. En l'absence des pompiers, encore émigrés, tous les habitants du quartier apportèrent leur concours, aidés même de quelques soldats allemands restés dans Verberie. A midi le

danger était conjuré ; là aussi, la malveillance avait été étrangère à la cause de l'incendie. (1)



---

(1) Le 1<sup>er</sup> septembre, après la canonade furieuse provenant de la rive droite de l'Oise, une immense lueur apparut dans la nuit au dessus de Port-Salut. De Verberie on ne pouvait se rendre compte exactement de ce qui se passait de l'autre côté de l'eau. Il est probable que des masses d'artillerie ennemie y arrivèrent à la faveur du clair de lune et cantonnèrent dans les usines.

Nous crûmes la sucrerie en flammes. Mais le lendemain on sut que c'était les récoltes en meules de MM. Péters qui avaient brûlé ainsi que toutes les machines servant au battage. Le feu fut sans doute mis intentionnellement et de plusieurs côtés à la fois, car tout fut consumé en une journée;

## *Une Visite d'Officier allemand à la Mairie de Verberie.*

---

C'était le 4 septembre 1914, par une après-midi chaude et ensoleillée. Un grand calme régnait dans le pays. Le canon s'était tu. D'énormes forces allemandes marchaient toujours sur Paris. Les habitants de Verberie commençaient à se remettre des émotions causées par les combats du 1<sup>er</sup> septembre et par l'invasion et le pillage du lendemain. Quelques émigrés rentraient dans leur maison, avouant avoir eu plus de peur que de mal. Un peu d'ordre et de propreté renaissait dans les rues et les habitations.

J'étais allé le matin, comme les jours précédents, à la mairie, me rendre compte de l'état des lieux. Les choses étaient restées telles que les soldats alliés les avaient laissées dans leur retraite précipitée de la nuit du 31 août au 1<sup>er</sup> septembre. Toutes les portes étaient ouvertes. Il y avait de la paille partout, sous la grand'porte, dans la cour, l'escalier, les salles. Avec la chaleur et la sécheresse qui sévissaient ces jours-là, une étincelle pouvait faire tout flamber en un quart d'heure.

Depuis la veille, M. Pingeot, maire-adjoint, était gardé à vue chez lui comme otage et il ne pouvait plus exercer de surveillance sur la commune, ni témoigner sa sollicitude envers ses administrés comme il l'aurait voulu.

J'avais demandé à Messieurs Juvigny et Charles Mahon de vouloir bien enlever la paille des salles et la mettre dehors. C'est ce que firent avec beaucoup d'empressement ces deux bons citoyens et la maison commune s'était à peu près appropriée.

On y trouva une quantité de cartouches de fusils de chasse, de la poudre et d'autres munitions, des armes anciennes et modernes, qui avaient été déposées là pêle-mêle par les habitants avant leur fuite éperdue. Il fallut cacher tout cela, ainsi que des carabines et pistolets qui n'avaient pas été brisés les jours précédents sur l'ordre des premiers allemands entrés dans le pays.

Vers 14 heures je retournai à la mairie. En arrivant, j'aperçus sous la grand'porte de l'Hôtel du Télégraphe contigüe à celle de l'Hôtel-de-Ville, un grand et fort homme rouge, rasé de frais, en bras de chemise et coiffé d'un chapeau de paille. Il n'avait l'air ni d'un officier, ni d'un soldat allemand ; son pantalon gris fer indiquait seulement qui il était. Il semblait garder la cour de l'hôtel,

pendant que ses hommes mettaient au pillage les caves et les appartements. Car on entendait à chaque instant des bruits de bouteilles cassées, et de portes enfoncées à coup de bottes ou de marteau.

Je saluai machinalement le monsieur qui aussitôt me suivit sous le porche de la mairie.

De grandes caisses contenant les archives de la brigade de gendarmerie de Verberie, y avaient été déposées. Le chef allemand, c'était un officier, voulut savoir ce qu'il y avait dedans et fit sauter le couvercle avec une pioche. Il examina quelques papiers et les rejeta bien vite. Puis il se mit à regarder les affiches militaires placardées aux murs.

Comme elles étaient datées et signées de Compiègne, chef-lieu de la subdivision, il chercha à savoir dans quel département se trouvait cette ville et pour cela prit une carte. C'était celle du département des Ardennes, je crois. Compiègne n'y était pas. Il alla prendre d'autres cartes et y demanda Compiègne. Impossible d'y trouver cette ville : c'étaient celles de départements très éloignés de l'Oise, depuis Meurthe-et-Moselle jusqu'au Puy-de-Dôme. Dépité, l'allemand abandonna cette étude de géographie.

Il commença alors la visite domiciliaire des locaux.

La paille avait été rangée en tas dans la cour par MM. Mahon et Juvigny qui l'avaient remise en bottes.

Les fusils broyés à coup de pic gisaient dans un coin près de l'urinoir. D'autres armes et objets d'équipement jonchaient de leurs débris toute la partie de cour attenante aux réservoirs. Le teuton fit une revue minutieuse de ces épaves, mais toujours méfiant ne s'aventura pas derrière la porte qui donne dans le réduit du fond servant de débarras et de magasin à charbon.

Ayant aperçu un vieux sabre de cavalerie faussé, qui avait été jeté par hasard sur un tas de paille, il entra dans une violente colère. Il le saisit et avec des gestes faciles à comprendre, il prétendit qu'on l'avait caché là et reprocha de ne pas l'avoir détruit. Il se mit en mesure de le briser. Mais l'acier était dur et il résista aux coups redoublés que lui donnait le reître en le frappant sur le sol. L'arme blanche si redoutée des Allemands ne céda pas et brava la fureur impuissante du destructeur qui finit par la jeter avec mépris le long du mur.

Tout cela n'avait rien de bien rassurant pour moi et je ne sais pourquoi j'étais resté présent à cette scène. Il me semble que l'officier avait fini par m'imposer la corvée de

lui servir de cicerone et je l'accompagnais avec résignation. Il monta l'escalier de la mairie : « Vous, montrez tout ! » dit-il brutalement.

Alors commença une perquisition en règle dans toutes les salles. Je dus ouvrir les portes et découvrir tout ce qui se trouvait dans les armoires et les placards. J'étais de moins en moins rassuré. Qu'allait-on trouver derrière ces antiques cartons et sur ces rayons où sont emmagasinés depuis un siècle les objets les plus divers à côté des archives municipales ? peut-être y avait-il des armes cachées. L'allemand examina avec méthode et très lentement les vieux livres, les piles de journaux, les registres, les équipements et casques de pompiers, les masques pour les jeux, des ustensiles d'hygiène, des gouttières chirurgicales, etc. Il parut fort intéressé de tout ce déballage et finit par se rendre compte qu'il n'y avait rien de dangereux ; il commença à se calmer.

Ce n'était pas fini. Il fallut monter aux bureaux. Le spectacle était lamentable. Tout y était dans un désordre indescriptible, les lettres, les dossiers, les dernières dépêches gisaient pêle-mêle sur les tables; des registres entr'ouverts avaient été jetés par terre et piétinés, l'armoire des actes de l'état-civil

bouleversée, quelques cartouches et, objets suspects traînaient encore dans les coins.

L'officier s'assit dans le fauteuil du maire. Il paraissait radieux, et en effet il savourait la jouissance d'occuper en conquérant cette place abandonnée : « Moi, offizé d'approvisionnement de l'armée allemande, s'écria-t-il... armée victorieuse. L'armée allemande, la plus forte du monde... Allemagne : dix millions d'hommes ! » Et il se mit à faire un dénombrement de toutes les forces de réserves que comptent les diverses classes de l'armée de l'Empire. Il prit un crayon et écrivit des chiffres au dos d'un télégramme officiel arrivé à la mairie deux jours avant le bombardement et contremandant la réquisition des chevaux qui devait avoir lieu à Verberie le 1<sup>er</sup> septembre.

J'ai regretté de ne pas avoir conservé ce document. Il était typique et rigoureusement exact, preuve palpable de la méthode scientifique de la préparation militaire de l'Allemagne.

Je ne pouvais qu'approuver de la tête le discours et la démonstration du capitaine : « Nous à Paris bientôt... d'ici Paris, deux jours », et j'opinais encore du bonnet.

Entre temps l'officier avait pris le poids à godets en cuivre massif ayant servi autrefois

de poids de ville, qui fait l'ornement de la table du maire. Ce poids avec sa série complète de godets et son couvercle gravé et ciselé est remarquable comme travail et a une réelle valeur. Il fut examiné à fond, tourné et retourné sur toutes ses faces, pesé et soupesé, contemplé comme un véritable joyau et une oeuvre d'art.

Je crus bien qu'il allait quitter pour toujours la mairie de Verberie et qu'il deviendrait bientôt un véritable poids de mark.

Mais l'allemand ne tenait sans doute pas pour le moment à emporter de souvenirs et le prix du cuivre n'était pas encore arrivé au taux d'aujourd'hui. Et puis, grâce aux bons crus de l'Hôtel du Télégraphe son humeur s'était apaisée. J'avais devant moi, un gros bourgeois de l'Allemagne du Nord, jouisseur et corrompible : un officier de réserve avec qui on pouvait causer.

C'est ce que j'essayai de faire en me rappelant mes notions d'allemand bien oubliées depuis vingt-cinq ans ! « ich bin der doctor des landes, ia... » et je lui montrai mon brassard de la Croix-Rouge, qui du reste rendit tant de services pendant ces journées terribles et parlant moitié français, moitié allemand, je cherchais à me faire comprendre de mon interlocuteur. Je lui exposai les malheurs et

les tristesses de notre pays envahi et dévasté, je lui demandai de respecter notre petite ville et ceux qui y étaient restés, les vieillards, les infirmes et de ne pas toucher à cette maison qui représentait l'histoire d'une cité paisible et laborieuse.

J'étais ému et sans doute que mon émotion fut communicative, car l'officier allemand se leva, salua très dignement et me tendant la main sembla me dire : « Vous êtes un brave homme ». Il partit... et on ne l'a jamais revu.



## *Une Journée professionnelle.*

---

Après avoir assuré les soins aux blessés tombés sur le champ de bataille, je voulus savoir ce qu'étaient devenus, dans la tourmente, mes malades en cours de traitement. Depuis quatre jours, aucun n'avait donné signe de vie.

Je fis donc, le 3 septembre, après-midi, une visite générale, en commençant par l'avenue de Compiègne pour terminer à la rue de Paris.

Ce ne fut pas une promenade d'agrément; mais on pouvait circuler librement au milieu des débris de toutes sortes produits par la rafale qui avait balayé la grande route n° 32. On rencontrait à chaque instant des soldats germains très pressés qui paraissaient avoir bien autre chose à faire que de s'occuper des rares civils qui se hasardaient, à sortir des maisons.

Je vais voir d'abord un vieux client fidèle qui, depuis la mort de sa femme, restait seul dans sa petite maison. Il avait d'ordinaire la

visite de ceux qui étaient ou devaient être ses héritiers, et qui, tous, l'avaient abandonné au moment de la fuite générale.

La porte ouverte, j'entre. La maison est intacte ; seul, un morceau de volet a été enlevé par un éclat d'obus.

« Etes-vous là? » — Pas de réponse. J'avance et pousse la porte de la cour qui butte contre quelque chose. J'entends la plainte du vieillard tombé par terre à la suite d'une crise aigüe d'éthylisme et qui, croyant à la visite d'un boche, crie : « Malade..., pas capout ! »

Il me reconnaît et à mes questions au sujet de son état de santé et de ses besoins, il répond qu'il a ce qu'il faut, mais qu'il voudrait de l'huile pour sa veilleuse et un peu de lait. Pour le reste, les Allemands lui avaient donné le nécessaire.

Je constate qu'il a surtout besoin de son lit et vais jusqu'au carrefour où je rencontre quelques braves femmes qui se dévouent pour aller le coucher. Il ne s'en aperçut peut-être pas.

Le lendemain le bruit de sa mort courait avec persistance au point que nous nous occupions de son enterrement et que le menuisier toujours vigilant était venu prendre les mesures pour le cercueil. Passant par là, je veux m'assurer de la réalité du décès. Je

## 52 VERBERIE PENDANT L'INVASION DE 1914

revois mon malade tout guilleret, après un repos de 24 heures, et fort content, dit-il, de pouvoir plus tard raconter qu'il a vu les Allemands avant de mourir, ce qu'il fit sept semaines après à l'âge de 81 ans.

Continuant mon tour, j'arrive chez deux bons vieux de 85 ans, habitant depuis de longues années un premier étage au bout de l'avenue. Ils avaient entendu la fusillade de près et vu tomber sous leurs fenêtres les braves Alpains et les Anglais. Je les revois, pas plus émus qu'à l'ordinaire, la petite vieille paralysée, couchée dans son lit et riant toujours. S'était-elle rendu exactement compte de ce qui s'était passé ? Elle n'avait pas eu peur, ni le petit vieux non plus. Les Allemands étaient montés, avaient vu la pauvre infirme et étaient partis sans toucher à rien; ils avaient même donné du pain.

Je prends la rue du Port et tourne à la Maladrerie. Une femme malade depuis longtemps allait succomber le lendemain après un coma de cinq jours : elle n'avait rien vu ni entendu; son mari infirme, tout seul la veillait et préparait son linceul. Plus loin, un autre grand malade, qui, la veille du bombardement semblait braver l'invasion menaçante, comme il avait toujours fait avec la douleur et la mort, était parti sur Paris pour y chercher un remède

à un mal incurable qu'il devait stoïquement supporter pendant plus d'un an encore. La maison était close et déserte.

J'arrive à la rue Saint-Nicolas et frappe à une porte derrière laquelle peut-être se trouve, dans sa solitude habituelle, cloué par les rhumatismes, un médaillé de la guerre 1870-71. J'essaie d'ouvrir : toute la maison a été évacuée le 31 août ; personne n'a revu le vieillard : il a dû être emmené par ceux qui logeaient à côté et s'occupaient de lui. Je passe et ne pense pas à revenir. Et le 12 septembre, après l'arrivée des troupes françaises, le cadavre de l'ancien gardien de la paix était trouvé au pied de son lit en état de putréfaction complète. La mort l'avait atteint dans son isolement plus ou moins volontaire, sans doute le jour du bombardement dont sa surdité, très grande cependant, ne lui avait pas épargné l'impression.

Plus loin enfin, je retrouve sur son lit de douleur, une cliente aisée, paralysée depuis des mois ; hébétée, sans parole ni mouvement, elle ne me reconnaît pas comme autrefois. Le tapage infernal fait dans sa cour par les hordes allemandes qui se sont emparées de la forge et ne cessent de frapper sur l'enclume, l'a assommée et a précipité son agonie.

Elle est gardée par le vieux serviteur qui,

pendant plus de cinquante années a été attaché à la maison. Jour et nuit l'ancien ouvrier reste fidèlement au chevet de sa bonne patronne, qui, quinze jours plus tard s'éteindra sans avoir pu manifester par un geste ses dernières volontés. Elle parut cependant reconnaître les casques à pointe qu'elle avait vu pendant de longs mois en 1870 et avoir eu une vague intuition de l'immense fléau qui se déchaînait sur sa patrie.

A côté je rencontre un pauvre phytisque arrivé à la dernière période. Avec l'aide de son entourage il avait pu supporter sans défaillir le choc des obus et l'ébranlement des pavés, martelés continuellement par le pas des chevaux et les convois d'artillerie. Il vécut encore plus de trois mois.

Ma tournée était terminée : j'avais revu presque tous les malades que je soignais depuis un mois. C'étaient exclusivement des vieillards, des infirmes, des incurables n'ayant pas voulu quitter leur demeure ou délaissés par ceux qui, la veille encore se multipliaient auprès d'eux.

Jamais la misère humaine ne m'avait semblé plus digne de pitié qu'après cette fuite devant l'ennemi, de presque tous les

hommes valides abandonnant les vieux comme des colis encombrants ou inutiles.

Et ce spectacle fut pour moi plus triste que celui du champ de bataille.



## *Une Nuit tragique.*

---

Le 8 septembre après-midi, on annonça l'arrivée imminente d'un fort contingent de troupes qui devait loger chez l'habitant.

C'étaient des renforts envoyés à marches forcées pour soutenir l'armée de von Kluck mise en échec sur l'Ourcq et en réalité pour protéger la retraite de l'aile droite allemande alors en complète déroute (1).

Vers 15 heures 1/2, l'avant-garde arrive avec des chariots remplis de bagages, d'armes et de munitions. Ces voitures avaient été réquisitionnées dans les environs de Péronne. Le gros des régiments suit.

Jamais tant de soldats germanains n'avaient été vus sur les routes. Ils défilent en rangs de 6 ou 8 occupant toute la largeur des rues jusqu'aux murs. C'est pire qu'une invasion de sauterelles. Equipés de neuf, bottés et sanglés, casque en tête, ils marchent au pas accéléré,

---

(1) On entendait le canon dès le matin sur la ligne Nanteuil, Betz et l'Ourcq. Jusqu'à dix heures ce fut un bombardement général dans cette région.

#### VERBERIE PENDANT L'INVASION DE 1914 57

sans armes ni sac, se serrant autour de leurs drapeaux. J'ai vu passer en moins de dix minutes trois étendards avec leur escorte dans la rue Saint-Pierre.

Il fait un temps orageux et une poussière épaisse remplit l'atmosphère. Le logement est bientôt organisé. Vingt ou trente hommes entrent dans chaque maison et l'occupent de la cave au grenier, sous les ordres d'un ou deux sous-officiers.

Les officiers se réservent les maisons les plus confortables et y commandent immédiatement leur repas, 4 plats au minimum : une soupe, des œufs, de la volaille, poulet ou canard, un rôti de bœuf, des légumes, une salade, vins à discrétion, pain blanc. Ce menu m'a été imposé dans une villa dont j'avais la garde, par quatre officiers qui l'avaient envahie. L'un d'eux, colonel, exerçait avant la guerre la profession de coiffeur pour dames, à Paris : il s'en est vanté au domestique que je lui avais procuré.

S'il n'y a personne dans les habitations, les formalités sont simplifiées. On commence par aller à la cave chercher du vin pour le boire de suite, on s'empare de ce qui peut servir à la cuisine et à la toilette. On descend toute la literie, on l'installe par terre, en bousculant et en brisant ce qui gêne.

Dans les maisons habitées, c'est la même façon de procéder, avec un semblant de discipline et d'ordre ; mais la même goujaterie règne.

Jugez-en.

Je n'étais pas à la maison quand une escouade entière y pénétra. Toutes les pièces furent envahies en une minute : il ne restait plus de local disponible pour les occupants habituels. Chaque soldat choisit sa place dans les chambres et y déposa ses armes et son paquetage.

Heureusement, à la suite des protestations de ma famille, un sous-officier vint faire déguerpir la moitié de la bande. Il resta 8 ou 10 hommes et un caporal.

Quand je suis rentré de l'ambulance où j'avais été retenu assez tard, les reîtres étaient dans la cour, occupés à nettoyer leurs armes et équipement. Heureusement que le beau temps leur permettait de faire ce travail dehors, car avec leur façon de procéder, ils auraient bien arrangé les appartements.

Déjà des quantités de bouteilles vides jonchaient le sol et un kamarade apportait encore des paniers de vins fins qu'il avait pris dans les caves des auberges voisines.

Les armes et effets mis en ordre, les soldats de Guillaume s'occupent de leur cuisine : l'un

arrive avec un grand seau de pommes de terre, qu'il a arrachées dans un jardin et les lave très sommairement. Il les met sans être épluchées dans une bassine sur le fourneau cuisinière. Un moment après des plats en terre sont placés à côté pour recevoir les copieuses rations de viande apportées par un autre fourrier.

Je fais de mon mieux pour assurer la cuisson de ces victuailles. Mais le tirage fait défaut. Le feu ne brûle pas et mes hôtes s'impatientent de ne pouvoir avaler de suite ce diner qui, normalement demanderait au moins une heure pour être à peu près à point. Afin d'avoir la paix, je vais chercher quatre bouteilles de vin à la cave et leur donne à boire.

La nuit est venue, on allume les lumières. Le fourneau se refuse toujours à ronfler. Je tisonne, je rapporte du bois et du charbon et lentement les vivres rôtissent.

Je tâche de calmer les teutons que je vois de plus en plus énervés. Je leur parle allemand avec l'aide d'un dictionnaire ; ils se moquent de moi. Ils continuent à boire et à discuter entre eux. Enfin les pommes de terre sont échaudées. Chacun en saisit une et la dévore après l'avoir assaisonnée d'un peu de sel, étalé sur la table. Les goinfres jettent par

terre les pelures et les parties mal cuites. Ils boivent toujours du vin. La viande est encore presque crue : un des cuisiniers la hache menu et l'enveloppe dans du papier pour la mettre au four. Un quart d'heure après, certains veulent la manger avec des pommes de terre, mais les autres n'y touchent pas. Ils ne peuvent plus rien ingurgiter : ils sont tous saouls. Ils crient, ils s'interpellent et se menacent, ils bousculent la table et la lampe que j'empêche de tomber.

Je ne sais quelle contenance garder et tâche de les apaiser. Un surtout est effrayant avec sa figure de Peau-Rouge, sa tête rasée complètement et ses dents aiguisées : il a l'air d'un cannibale ; je crois qu'il médite quelque mauvais coup.

Le caporal fait ensuite sortir celui qui a voulu en venir aux mains avec les autres ; il lui ordonne de prendre ses armes et le mène sans doute au poste de police. Pendant ce temps quelques-uns vont se coucher. Il est dix heures passées. Qu'est-ce que je dois faire ? Ayant encore versé un coup à boire, j'invite tout le monde à se mettre au lit. Le chef de la bande demande alors qu'on prépare du café pour quatre hommes le lendemain à 3 h. 1/2 et il insiste sur cette heure en l'indi-

quant avec sa montre. C'est convenu et je monte pour me coucher.

Mais à peine arrivé au haut de l'escalier, je m'aperçois que quatre de mes commensaux me suivent armés de leurs fusils; ils annoncent par leurs gesticulations qu'ils vont perquisitionner, parce qu'il y a quelqu'un de caché dans la maison.

Ils commencent par faire lever ma mère et ma sœur et par retourner ce qui reste des matelas et des couvertures ; ils regardent sous les lits, derrière les meubles, dans les armoires. Puis ils nous enferment à clé dans une chambre et vont faire l'inventaire de la mienne. Pendant ce temps, en bas, un domestique que j'avais pris et qui venait de rentrer est gardé à vue dans le corridor, revolver sous le nez.

Dix minutes se passent pendant lesquelles notre angoisse ne fait que s'accentuer.

Ayant tout retourné dans les tiroirs et les placards, et fait une ample provision d'objets utiles, les brigands viennent nous libérer. Mais ce n'est par fini.

Il faut ouvrir le coffre-fort dont la serrure a résisté. Avec des gestes trop faciles à comprendre, les soudards germains m'emmènent seul, ferment les portes et braquent leurs fusils sur moi, ayant bien soin d'en faire manœuvrer la

culasse pour montrer que le magasin est plein de cartouches. Ils me font étaler tout ce que contient la caisse de sûreté Fichet où ont été placés des papiers, des écrins, des couverts et un peu d'argent.

Ils examinent tout à fond, jusqu'aux moindres petits coffrets où ils croient toujours découvrir une arme (1). Je dus montrer jusqu'aux rubans et médailles de ma première communion.

Mon livret militaire avec ma lettre de nomination au grade de médecin aide-major en 1899 et ma plaque d'identité étaient là, avec ces souvenirs.

Ah ! il fallut voir le sourire de mes tortionnaires en découvrant ces pièces compromettantes : avec cela je ne devais pas échapper à l'exécution.

Je leur explique que je ne suis plus officier et leur montre en effet la lettre du ministre de la guerre m'annonçant ma radiation des cadres en 1903. Cela ne les convainc point; (2) ils

---

(1) Je possédais deux fusils de chasse et les avais portés spontanément à la mairie avant l'invasion. Ils y furent brisés d'ailleurs. Que serait-il arrivé, s'ils étaient restés accrochés à leur place habituelle, près de mon lit !

(2) En effet les brigands avaient remarqué une autre lettre de service de 1913, qui me désignait pour remplir, en cas de mobilisation, les fonctions de médecin-adjoint à l'hôpital auxiliaire du territoire du 2<sup>o</sup> corps d'armée à Pont-Sainte-Maxence.

baragouinent entre eux quelques instants pendant lesquels je me crus perdu.

Enfin, à bout, je leur dis : « Mais vous voyez bien que je ne puis être soldat ! je suis réformé pour infirmité complète. »

Ils en étaient alors à scruter les compartiments du porte monnaie où se trouvaient quelques billets de banque et un peu de monnaie d'or. La vue du précieux métal fit briller leurs yeux d'un éclat plus humain. J'étais disposé à partager avec eux les quelques centaines de francs que j'avais là...

Mais comme je vis qu'ils avaient fini leur perquisition et qu'ils paraissaient disposés à descendre sans rien prendre de force, je leur offris seulement 40 sous à chacun. Cela leur suffit.

L'un eut ensuite l'idée de me changer un billet de banque de 20 marks, en me montrant avec ses doigts combien de francs il valait. Je n'étais pas très fixé sur le prix du change, et fort troublé, je versai en or ce qui m'était demandé. J'ai donné 30 francs pour un billet qui n'en vaut pas aujourd'hui 20 ; j'étais volé, mais j'étais enfin seul !

Je me jetai sur mon lit tout habillé, et l'oreille aux aguets j'attendis la fin de cette horrible nuit.

Les ivrognes ne firent plus de tapage et

parurent dormir. Cependant, ils ne restèrent pas inactifs, car l'inspection des lieux nous révéla le lendemain l'emploi de leurs moments de repos. Ils avaient enlevé tout ce qui existait dans la maison en fait de pain, conserves, confitures, sucre, café, beurre, huile, sel, savon, etc.. Une treille de magnifique chasselas qui garnissait la façade méridionale avait été complètement dévalisée. Par hasard, les vandales n'avaient pas coupé les ceps par le pied pour cueillir plus facilement les grappes vermeilles. En astiquant leurs fusils dans la soirée, ils avaient pris leurs dispositions et avaient préparé une échelle à l'aide de laquelle ils purent, éclairés d'une petite lampe-pigeon, faire la vendange pendant la nuit.

Jamais si beaux raisins n'avaient mûri que par ce bel été de 1914, et bien souvent nous les avions jalousement admirés en faisant toutefois cette réflexion classique devenue d'actualité depuis le mois de juillet : pourvu que ce ne soit pas pour les Prussiens !... Hélas !

Une petite chambre du premier étage avait échappé à l'investigation de mes indésirables hôtes. Elles contenait précisément un certain nombre de caisses à moi confiées et renfermant les cadeaux de noce d'une voisine. C'est un miracle que ces objets de valeur n'aient

pas été compris dans le brutal inventaire boche.

Voici comment se termina cette nuit fameuse : vers deux heures du matin, j'entends des allées et venues dans la rue et tout un remue-ménage dans la maison. En un clin d'oeil toute l'escouade est debout, et équipée. Je descends pour me rendre compte de ce qu'il y a, et demander s'il faut préparer le café.

Je rencontre au milieu de l'escalier un de mes coucheurs qui vient sans doute faire ses adieux ; il me dit qu'il faut partir de suite. En effet, le départ s'effectue immédiatement et il n'est plus question du café.

A 2 heures 1/2, je constate qu'il ne reste personne au rez-de-chaussée, j'éteins les lumières, je ferme les portes à double tour, et je puis enfin aller me coucher et me reposer tranquillement jusqu'à 7 heures du matin.

Lorsqu'il fit grand jour, on put constater le désordre indescriptible qu'il y avait dans tous les appartements. C'était un pêle-mêle de bouteilles vides, d'ustensiles de cuisine, de boîtes de conserves et de pots de confitures entamés et jetés à terre avec des grappes de raisin écrasées partout. Il fallut une journée pour remettre les choses en place ; mais déjà vers midi, l'écho nous arrivait de

la victoire de la Marne et le souvenir de l'angoisse passée allait bientôt s'évanouir.

Comme les modernes bandits un des cambrioleurs boches a laissé sa carte de visite.

J'ai trouvé en effet sur mon bureau une enveloppe au nom de sa femme sans doute; je conserve précieusement cette adresse. La voici :

Frau Marie B-----.

*Ruhla*, Thuringen,

14, Untern Lindenstrasse.



## *Incidents divers.*

---

### **La proclamation.**

Dans la plupart des villes occupées par les Allemands, ceux-ci firent annoncer aussitôt leur entrée une « publication » aux habitants.

Ainsi à Compiègne, le commandant Sabath, chef du service des étapes, en promulgua une devenue célèbre : elle s'adressait non seulement à la cité, mais à tous les environs. A Verberie, le commandant de place ne sachant pas un mot de français chargea de cette formalité son jeune interprète qui composa avec M. Pingeot, l'annonce réglementaire. M. Pingeot dut écrire sous la dictée de l'élève officier. Celui-ci, en excusant son supérieur qui « n'ayant pas été à l'école » ne connaissait pas la langue française, donnait des leçons d'orthographe à l'honorable maire, quand il voulait remplacer un mot par un autre plus correct : « Non, pas comme cela, » disait-il impatienté ; et la rédaction resta celle qu'on va lire. Il faut croire qu'elle n'était pas du goût de notre garde-champêtre, car il ne voulut jamais la proclamer ;

*Par ordre du Commandant de Place.*

« 1° Tous les habitants qui veulent quitter le pays pour des causes familiales ou industrielles doivent avoir un passe-port établi par le *Maire* et *légalisé par M. le Commandant de place.*

2° Nul habitant ne doit dire aux autres habitants ou aux Français et Anglais, les ouvrages militaires et le nombre de troupes qui se trouvent dans la localité. Lorsque des indiscretions sont commises, tous les habitants, le *Maire* et le *Curé*, sont faits *prisonniers* et *susceptibles* d'être fusillés.

3° Dans les endroits où les troupes allemandes entreprennent des travaux ou font des bivouacs, il est interdit aux habitants d'approcher. Dans les rues du village, la circulation est libre et *ne sera pas entravée.*

4° Tous les vivres que possèdent les habitants seront inscrits sur une note et cette note remise à la mairie, et quand on ne dit pas la vérité, l'autorité militaire prend des mesures.

Toutes les fournitures seront payées. »

### **Le beurre.**

Nos maîtres étaient forts gourmands ; tout le monde le sait : il leur fallait absolument du beurre pour accommoder leurs aliments. Aussi ce fut toute une affaire que la question de la fourniture du beurre.

Il n'était pas facile d'en trouver à Verberie. Aucune maison de comestibles n'en possédait et les vaches laitières avaient presque toutes quitté les fermes avec leurs propriétaires, par mesure de sûreté, fort louable et bien justifiée.

On trouva cependant un peu de beurre salé que des ménagères avaient mis dans leurs caves, mais la provision était peu importante et le maire fut mis en demeure de réquisitionner le lait et de faire fabriquer du beurre : une annonce spéciale fut faite par ordre du commandant de place, le 5 septembre. Elle proclamait :

« Tous les habitants sont priés de faire traire toutes les vaches se trouvant dans le pays; ils devront faire du beurre qui sera livré à Messieurs les officiers dans la propriété de M. Devouges, rue de la Pêcherie. »

On trouva ainsi quelques litres de lait et une brave dame se dévoua pour battre le beurre. Les difficultés s'étaient encore une

fois aplanies, grâce à M. Pingeot qui avait entrepris les démarches nécessaires pour satisfaire aux exigences culinaires germaniques.

Bientôt on apprit qu'aux fermes du Bois d'Ageux il y avait du lait en abondance, et qu'on y avait fait du beurre : l'approvisionnement put donc se faire régulièrement.

---

### **Le boulanger badigeonneur.**

Le 2 septembre, on manquait de pain. Les quelques provisions que les ménages prévoyants possédaient avaient été partagées entre voisins et étaient épuisées.

Il y avait bien de la farine chez les boulangers, mais personne pour la pétrir. Deux ou trois hommes de bonne volonté se proposèrent comme mitrons et on put le lendemain manger une pâte mal levée et peu cuite, mais qui sembla bien succulente, tant il est vrai que le pain est un aliment essentiel.

L'autorité allemande exigea alors l'ouverture de tous les fournils et la mise en action des pétrins et des fours, et y envoya des hommes de corvée.

Pas un ne connaissait le métier ; ils firent seulement acte de présence et se bornèrent à regarder les boulangers improvisés geindre sur la pâte, tandis qu'étendus dans les boutiques, ils buvaient et fumaient leurs pipes. Un de ceux qui étaient à la boulangerie de la rue Saint-Pierre, procéda plus régulièrement : il se fit porter malade. Le 4 septembre, il vint me trouver, me montra une jambe qu'il prétendait enflée et douloureuse et qui était d'ailleurs d'une propreté parfaite, ainsi que

toute sa personne et ses vêtements entièrement neufs.

Je lui appliquai une bande, pour avoir l'air de faire quelque chose, car il ne présentait rien de pathologique. Se trouvant bien chez moi, le pseudo-boulangier s'installa dans un fauteuil et voulut lier conversation. Ayant pris un dictionnaire allemand qui se trouvait sur une table, il se mit à le feuilleter et après de longues recherches, me montra avec fierté un mot qu'il avait trouvé pour définir sa profession habituelle en pays prussien : il était badigeonneur !

Il semblait enchanté d'avoir été choisi pour travailler la blanche farine de froment. En réalité, il se contentait de la manger. Une heure après il était encore dans mon cabinet et sommeillait. Je dus le congédier; il ne traversa la rue que pour aller continuer sa sieste à la porte de la boulangerie d'en face.

Le lendemain, le boulangier titulaire rentrait, et nous pouvions enfin être ravitaillés en bon pain façonné par un véritable homme de l'art... C'est si bon, le beau pain blanc de France !

---

### **Les chiens abandonnés.**

Beaucoup d'habitants partis précipitamment les 30 et 31 août avaient préposé leurs chiens à la garde de leurs maisons ou les avait confiés à des voisins. Ceux-ci, ayant suivi la retraite générale, les abandonnèrent dans des cours.

Aussi les pauvres animaux domestiques n'ayant plus à manger ni à boire, ne voyant plus personne de leur entourage, entrèrent-ils en fureur: les uns finirent par forcer les portes de leur prison et se mirent à errer dans les rues où ils trouvèrent à manger des os et des restes de viandes. Les autres continuèrent à aboyer jour et nuit. Ces hurlements lugubres, ces appels plaintifs se mêlaient au bruit assourdissant du roulement continu des équipages sur les routes et empêchaient tout le monde de dormir.

D'autre part, les chiens errants sont un danger pour la sécurité publique. Des mesures s'imposaient. Nous demandons aux soldats de les tuer, mais chose curieuse, pas un ne veut se servir de son fusil pour cette besogne d'intérêt général. Il semble que les reîtres allemands qui, si facilement, en certains endroits ont massacré femmes et enfants, se

font scrupule d'attenter à la vie de malheureuses bêtes affamées devenues nuisibles. Le commandant de place nous ordonne dans une annonce faite le 5 septembre, d'abattre les chiens errants. Il ne dit pas avec quoi ; et les armes étant devenues introuvables, puisque toutes avaient été réduites en morceaux, l'exécution était fort difficile.

Or, le grand chien de l'Hôtel du Télégraphe qui avait assisté impuissant au sac de la maison, devenait particulièrement dangereux, tout le monde en avait peur. Il était impossible de l'aborder et de l'attacher. On essaya de le cerner dans un coin de la cour. L'officier interprète qui, ce jour-la (7 septembre) était muni d'un grand bâton de montagne abandonné par un chasseur alpin voulut le tuer avec son revolver. Mais le tireur était peu adroit ou avait été troublé par le canon qui, en cette journée, tonnait continuellement du côté de Dammartin et de Meaux, car après trois ou quatre coups de feu, le molosse plus furieux que jamais s'enfuit, n'ayant qu'une simple égratignure ; il est encore vivant.

Quant aux magnifiques chiens-loups qui étaient restés dans la cour de la fabrique de chapeaux, il fallut l'arrivée du contre-mâitre pour leur faire entendre raison. Ils auraient écharpé quiconque eût voulu entrer

dans la cour. Ils servirent longtemps de concierges à l'ambulance, montrant les dents aux nouveaux venus ; mais ils s'appriivoisèrent rapidement et devinrent doux comme des agneaux à l'égard des blessés.

L'un d'eux fit même un excellent chien de trait. Il fallait le voir traînant la petite voiture de promenade d'un soldat atteint d'une fracture de la cuisse et manifestant par ses jappements sa joie d'être utile.

Le chien est l'ami de l'homme.

---

### **Le barbier.**

On dit toujours qu'il n'y a pas de sot métier. C'est vrai. Et en temps de guerre il est bien utile de connaître tous les métiers.

Ce qui caractérise le Français, c'est précisément de savoir prendre une initiative et de devenir instantanément l'homme de la situation, supériorité incontestable sur le Germain qui est surtout un automate.

Nous avons vu qu'à défaut des titulaires, un greffier de mairie s'était trouvé pour recevoir les officiers allemands et s'était assez bien expliqué avec eux; que des boulangers d'occasion avaient fait du pain; que des brancardiers et infirmiers bénévoles avaient aussi bien que des diplômés, relevé et soigné les blessés; bref, que tous les rouages ordinaires de la vie communale fonctionnèrent presque normalement. Je ne parle pas du magistrat municipal, du curé, du médecin, du garde-champêtre, du menuisier, du fossoyeur, de la sonneuse, etc., qui étaient à leur poste

Une jeune femme courageuse géra seule sa maison de commerce et n'eut pas trop à se plaindre de l'affluence des clients d'Outre-Rhin; en plusieurs circonstances elle leur tint tête.

#### VERBERIE PENDANT L'INVASION DE 1914 77

Tout le pays put être ravitaillé en épicerie grâce à elle.

Cependant il manquait un barbier et les vainqueurs étaient alors très coquets : ils soignaient leurs cheveux coupés court, et aimaient à être rasés de frais, leurs vêtements étaient bien tenus. Ce n'étaient pas les pouilleux célèbres aujourd'hui dans le monde entier par leur vermine.

Un brave homme, peintre de son état, musicien à ses heures, artiste toujours, prit le rasoir, se fit barbier, et rasa tout le monde, y compris les soldats et les officiers prussiens. L'envie ne lui manqua pas, certes, de mettre son outil en travers et de faire une large brèche dans le cou de ses indésirables clients ; mais son bon esprit, sa belle humeur, sa complaisance et sa politesse exquise, contribuèrent beaucoup à attirer la bienveillance de l'envahisseur sur la population de Verberie.

Le peintre-barbier servit aussi de tambour de ville, car l'appariteur était peu expert dans l'art de manier les baguettes et ne suffisait pas pour annoncer assez bruyamment les proclamations de la commandature.

---

### **Un pochard.**

Il n'y eut pas que des actes d'héroïsme à constater en ces terribles journées de l'invasion.

J'ai déjà dit que certaines personnes, plus empressées que véritablement utiles aux blessés, avaient dû être rapidement éloignées de la maison de la Croix-Rouge où la frayeur et les risques de la première journée avaient réuni une foule très mélangée.

Il faisait très chaud à ce moment-là. On mangeait peu, mais on buvait beaucoup et il était bien difficile d'obtenir un travail continu de tous les oisifs, qui pour se donner du cœur au ventre, absorbaient force boissons alcooliques. Quelques-uns se dévouèrent cependant pour accomplir les besognes les plus répugnantes, telles que l'enterrement des chevaux déjà en putréfaction et l'enlèvement des détritiques et débris de viandes qui s'amoncelaient partout dans les rues.

Je me rappelle qu'un des ouvriers fossoyeurs était tellement ivre qu'il tomba sur le pavé en face la mairie, une après-midi où le soleil était brûlant ; c'était un ancien troupière d'Afrique ; il avait sa bêche auprès de lui et dormait profondément. Quelques germains

**VERBERIE PENDANT L'INVASION DE 1914 19**

l'examinèrent en passant et le retournèrent un peu vivement.

Il répondit par un grognement inarticulé qui ne parut pas de leur goût.

Comme ils avaient leur fusil à la main, peut-être allaient-ils lâchement assassiner ce pauvre homme inoffensif. J'intervins et leur fis comprendre qu'il avait bu plus que de raison et n'était nullement dangereux. Ils le laissèrent tranquille et s'éloignèrent.

---

### Un pillard.

Les Allemands paraissaient moins bien disposés envers les pillards français qui, imitant leur exemple, envahissaient les maisons pour constater les dégâts et surtout emporter ce qui leur convenait. Il y avait des gens qui trouvaient cela tout naturel.

Un jour après-midi, nous étions en face la mairie, le garde-champêtre Bourgeois et moi. Le magasin Bidaut avait été dévalisé de fond en comble. Des milliers de teutons y avaient passé les uns après les autres et jeté par terre tout ce qu'ils n'avaient pas jugé utile de prendre. Il y avait plus de 60 centimètres d'épaisseur de débris d'objets de toutes sortes, jetés sur le sol ; verres cassés, pots de confitures, bouteilles d'huile, chaussures, fils, laines, cartons, etc, etc. Il est regrettable de n'avoir pu prendre la photographie de ce désordre pour édifier les générations futures sur les procédés de réquisition allemande.

Nous regardions le désastre vraiment épouvantable de la grande épicerie si bien tenue en temps de paix, lorsque soudain, un homme en sortit, les poches pleines et se dirigea rapidement du côté de la place du Marché, croyant n'être pas aperçu. Nous nous précipitâmes sur

cet imitateur enthousiaste des boches et l'interpellâmes violemment. En termes très bruyants, je le qualifiai comme il le méritait et le sommai de retourner ses poches.

La scène avait attiré un certain nombre de personnes sur le pas des portes, entre autres plusieurs soldats allemands qui se trouvaient à la boulangerie voisine. Ces derniers parurent vivement intéressés par ce qui venait de se passer, et voyant que nous voulions châtier le pillard civil, ils applaudirent et montrèrent par des gestes fort sympathiques, leur désapprobation des faits que, cependant, ils n'avaient cessé d'accomplir depuis trois jours. Le peu scrupuleux citoyen, (il n'était pas de Verberie), abandonna son butin et s'en alla tout penaud, se promettant peut-être de revenir un peu plus tard, quand il n'y aurait plus à craindre de rencontre indiscreète.

C'est à la suite de cet incident que fut affiché sur les volets du magasin, par ordre de l'autorité militaire, que tout civil qui serait pris à piller serait immédiatement fusillé. Il était bien temps !

---

### L'exercice du culte.

M. le Curé a été souvent cité au cours de ces récits. Il a fait vaillamment son devoir pendant l'invasion : ce qui n'a étonné personne (1).

On pourrait se demander comment il a pu exercer son ministère. En résumé, la vie religieuse de la paroisse ne fut pas interrompue.

Chaque jour l'office divin fut célébré comme de coutume, en toute sécurité ; aucun incident ne s'y produisit, les sonneries de cloches furent supprimées volontairement et ne furent reprises régulièrement que plusieurs semaines plus tard.

Le dimanche 6 septembre, les deux messes eurent lieu, l'assistance y était restreinte évidemment ; le canon entendu dans la direction de Baron, Nanteuil et Dammartin, indiquait que l'on se battait non loin de notre région ; aussi la prière fut fervente. Les cloches sonnèrent comme d'habitude pour appeler les habitants aux offices de la matinée et de l'après-

---

(i) Dans la séance du 32 août 1916, le Conseil municipal de Verberie a voté la motion suivante :

a En considération et en reconnaissance des services rendus aux habitants de la commune par M. le curé Duret, pris comme otage pendant l'invasion allemande, le Conseil décide de lui faire remise du montant de son loyer pour toute la durée de la guerre. »

midi, avec l'autorisation du capitaine commandant de place.

L'église fut respectée. Cependant les Allemands forcèrent la porte du clocher et de la tribune. Aucun objet religieux n'y fut profané : du reste peu de Germains y entrèrent, quoique les portes en fussent ouvertes.

Quatre enterrements eurent lieu pendant le séjour des troupes allemandes. (1) Il n'y eut pas de cérémonie à l'église, car en outre du doute sur la véritable religion de certains défunts, de grosses difficultés de transport se présentaient; mais les enterrements furent religieux, le prêtre les accompagnant avec un chantre.

Les obsèques du soldat allemand, décédé à l'ambulance le 6 septembre, furent plus solennelles ; selon les ordres du commandant de place, le pasteur catholique y fut invité, quoique le défunt appartint vraisemblablement à la religion protestante; les prières d'usage furent prononcées et la bénédiction de la fosse faite selon les rites ; un détachement d'hommes en armes escortait le corbillard jusqu'au cimetière.

Que ces enterrements étaient tristes en de

(1) Pendant l'invasion, il y eut une naissance à enregistrer. Le lundi matin 7 septembre, à 5 heures 1/2, une pauvre femme revenue la veille de Senlis, où elle s'était réfugiée, mettait au monde une petite fille que j'ai déclarée à la mairie sous le nom de Marie-Thérèse.

telles circonstances, surtout ceux de nos soldats !

L'Eglise de Verberie, monument historique datant du XII<sup>e</sup> siècle, fut épargnée par le bombardement. Cependant quelques éclats d'obus et des shrapnells tombèrent sur la toiture, ainsi que dans la cour du presbytère qui est derrière, et le jardin de M. Pingeot, à peine distant de 25 mètres du chœur. Certainement le clocher avait été visé, puisqu'un obus éclata à une distance de 30 mètres environ, sur la maison de M. Beyer. Les belles verrières neuves furent indemnes ; une seule reçut une balle qui y produisit un petit trou.

Aussi un vœu fut formulé alors par plusieurs personnes pieuses réunies dans une cave près de l'église : il comportait la consécration de la paroisse au Sacré Cœur de Jésus, si l'Eglise et les édifices paroissiaux et communaux étaient préservés. La réalisation de ce vœu ne devait s'effectuer que longtemps après, le 18 juillet 1915.

Les catholiques de Verberie ont eu une bonne inspiration, car si l'on considère aujourd'hui ce qui s'est passé dans de nombreuses communes de l'Oise, beaucoup moins exposées par leur situation stratégique que Verberie, il est évident que Dieu a protégé notre petite cité.

## *La Débâcle allemande*

### *La Délivrance.*

---

Le 9 septembre, vers 16 heures, la nouvelle de la défaite définitive de l'armée allemande sur la Marne était confirmée. Le détachement de pionniers quitte précipitamment Verberie après avoir démoli le pont de bateaux.

Le matin encore, certains d'entre eux, disaient qu'ils allaient bientôt partir, mais pour construire un nouveau pont sur l'Oise, quelques kilomètres en aval.

En voyant les mines déconfites et les nez allongés des officiers, il était facile de deviner que depuis la veille, les affaires avaient mal tourné pour les sujets de Guillaume. (1) Dans l'après-midi un convoi arrive à toute allure par la route de Pont-Sainte-Maxence. On y

---

(1) Depuis le 1<sup>er</sup> septembre, nous n'avions plus de communications postales; complètement isolés, nous ne savions même pas ce qui se passait dans les villes voisines. Des émigrés rentrant dans leur foyer, nous donnaient seulement quelques vagues nouvelles. C'est ainsi que nous apprimes les tragiques événements de Senlis. Pas de journaux, pas de lettres pendant près de 15 jours. Le service des postes ne reprit régulièrement à Verberie que le 1<sup>er</sup> octobre.

remarque des voitures d'ambulance chargées de matériel et de personnel, et les véhicules les plus disparates remplis de fourrage, de vivres, et autres objets provenant du pillage. Des landaux et des chevaux de luxe se mêlent à de vieilles guimbardes attelées d'haridelles et transportent des officiers ou des blessés.

Toute la nuit du 9 au 10 le mouvement de retraite s'accroît.

Cette fois, c'est en sens inverse que nous entendons sur les routes, le roulement des lourds équipages dont, pendant plus d'une semaine nos oreilles avaient été presque continuellement assourdis.

Des cavaliers dégringolent la côte à fond de train et poussent devant eux dans la direction de Compiègne les fantassins avec leurs fourgons en désordre.

Des chariots réquisitionnés à la hâte transportent les bagages et les armes et sont suivis de soldats et d'officiers, moins fiers que ceux que nous avons vus défiler les premiers jours de septembre.

La plupart sont mornes et silencieux. D'autres, malgré leur fatigue, continuent à piller et à boire en passant ; certains avouent d'une voix éteinte qu'un grand malheur leur est arrivé et disent adieu au rêve de voir Paris.

Tout cela produit sur nous une immense satisfaction que nous faisons partager à nos compatriotes émigrés qui rentrent dans leurs foyers suivant de près la retraite allemande, et revenant, la plupart, de Senlis, où ils avaient été abrités dans les caves immenses du Collège Saint-Vincent.

Toute la journée du 10 septembre se passe ainsi joyeusement, d'autant plus que les soldats du kaiser nous abandonnent des vivres et d'opimes dépouilles dont nous faisons notre profit, plutôt que de les laisser perdre. On fait bonne chère ce jour-là, surtout à l'ambulance où les « Tommies » chantent à tue-tête en savourant un roasbeef succulent provenant d'un boeuf à moitié dépecé qui avait été laissé la nuit en haut de Verberie.

Que de vivres furent ainsi gâchées par les boches ! Que de pauvres bêtes ont été égorgées dont la viande a été perdue ! Si l'appétit en effet, était très fort chez les soldats germains, leur goinfrerie ne suffisait pas toujours à avaler tout ce qu'ils préparaient pour leur nourriture.

Ceux qui sont encore dans les tranchées de Picardie, doivent regretter les bons vins et les grasses volailles de l'Ile-de-France.

Il repassa beaucoup moins d'hommes et d'équipages sur la grand'route de Saint-Quen-

tin, que nous en avions vus dans la marche sur Paris. Il y eut surtout moins d'artillerie et d'infanterie. C'était des fragments de tous les corps d'armée dispersés et désespérés, et nous pûmes ainsi juger du véritable désastre éprouvé par l'armée de Von Kluck.

Il y avait parmi ces troupes des blessés et des prisonniers français. Ces derniers eussent été facilement délivrés, s'ils n'avaient été si fatigués ; de même les blessés auraient pu rester sur les bords des chemins ou dans les maisons, car leurs gardiens se débarrassaient volontiers de tout ce qui pouvait ralentir leur fuite précipitée.

Je me souviendrai toujours d'un médecin-major très pressé, courant dans les rues pour me demander de recevoir ses malades et blessés.

Je le rencontrai vers onze heures avec ses aides, à cheval, près du carrefour de la Fontaine. Il parlait admirablement français et n'avait guère l'allure germanique. Il semblait fort bien connaître le pays, puisqu'il me dit qu'on pourrait mettre les blessés à l' « Asile des vieillards ».

Je lui répondis que je prendrais et soignerais tous les blessés qu'il me laisserait, et il partit au galop en me remerciant vivement et en me demandant mon nom et mon adresse.

#### VERBERIE PENDANT L'INVASION DE 1914 89

Trois Allemands seuls furent amenés ce jour-la à l'ambulance, fort peu malades du reste : ce fut toujours autant de moins qui allèrent aménager les tranchées de l'Aisne, car ils sont restés prisonniers en France.

Le lendemain 11 septembre, au matin, des troupes marchant d'un pas cadencé et chantant défilent encore dans la direction de Compiègne avec quelques prisonniers ; il en passe ainsi jusqu'à dix heures. A 8 heures 1/2, une vive fusillade éclate au-dessus de Saint-Vaast, mais ne dure qu'un instant. Une quantité de traînards pendant ce temps s'attardent à boire et à piller. Une patrouille à bicyclette les fait déloger, et toute la horde déguerpit enfin quand les dragons, cuirassiers et hussards parurent en haut de la montagne de Saint-Vaast. (1)

Notre joie alors ne connut plus de bornes ; mais nous ne pûmes recevoir comme il convenait nos bons et braves libérateurs. Car la pluie se mit à tomber sans arrêt. Nous étions trop peu nombreux, et nos provisions

---

(1) Un cavalier du 3<sup>e</sup> hussards de Senlis avait été gravement blessé la veille (10 septembre) dans une reconnaissance près de Roberval. Il put échapper à l'ennemi en se cachant dans les gorges de ce pays accidenté. Recueilli dans la nuit par M. Berly, faisant fonction de maire, il fut amené le lendemain vers onze heures à l'ambulance de Verberie. La balle qu'il avait reçu au bas des reins ne put jamais être extraite;

presque nulles. Trempés jusqu'aux os, hommes et chevaux, déjà harassés par la poursuite engagée depuis les champs de bataille de la Marne, arrivaient dans des villages dévastés et ne trouvaient que des maisons vides. Il était difficile pour eux de se restaurer et de se reposer. On partagea en frères ce qu'il y avait. On s'embrassait en pleurant. On revoyait la Patrie ! On était enfin délivré du cauchemar qui, pendant dix jours avait obsédé nos esprits et nos cœurs.

Vers 15 heures, l'état-major du général Dor de Lastours faisait son entrée à Verberie, précédé par une automobile conduite précisément par un enfant du pays qui, malheureusement ne retrouvait pas les siens dans la grande ferme abandonnée. On lui fit un accueil enthousiaste. Une gerbe de fleurs fut offerte au vieux et vaillant général qui avait longtemps commandé à Compiègne et qui était ému de revoir en vainqueur ces régions qu'il avait si souvent parcourues autrefois.

Sa première visite fut pour les blessés. Il voulut les voir tous l'un après l'autre et leur serra chaleureusement la main. Il leur apportait le salut de la France et l'assurance de la liberté.

Pour nous qui avons abrité et gardé jalousement ces défenseurs de notre sol, nous

avons éprouvé alors la plus grande joie patriotique qui puisse être donnée à ceux qui ont subi le joug de l'ennemi.



C'est sur cette vision de la délivrance de la petite patrie par nos bien-aimés soldats, que je veux terminer la série de ces récits, en souhaitant que bientôt la même scène se renouvelle dans tous les villages de la France envahie.

Je n'ai pas cherché à faire ici l'histoire complète de l'occupation allemande à Verberie; j'ai seulement essayé de graver quelques impressions et souvenirs de faits pouvant intéresser ceux qui appartiennent de près ou de loin à cette petite cité, illustrée jadis par le séjour du grand Empereur d'Occident Charlemagne.

Il faut avoir vécu les heures de tristesse et de désespérance de l'Invasion, ces journées de contact avec un ennemi qui, depuis bientôt deux ans donne la mesure de sa kulture et la preuve de la barbarie de ses procédés de guerre, pour parler savamment des événements de 1914. Nul ne peut définir mieux que ceux qui les ont éprouvés, les sentiment inspirés par la libération dn territoire.

A ceux qui parlent vaguement des frontières, à ceux qui parfois, même à l'heure actuelle, disent qu'il leur serait indifférent d'être sous la coupe du kaiser ou sous la dépendance de l'armée française, à ceux qui réclament à tue-tête la conclusion de la paix, à ceux qui prêchent la pacification universelle et perpétuelle, je réponds : « Taisez-vous, vous n'avez pas vu l'invasion !

« Lisez ces lignes vraiment françaises, écrites le 22 octobre 1914 par un notable de Compiègne, homme éminent, passionné du devoir, cité à l'ordre du jour pour sa conduite héroïque, père de six enfants soldats : « Nous avons passé des journées « angoissantes au cours de l'occupation allemande, mais je ne les ai pas regrettées. Car « je n'aurais pas voulu pour rien au monde « ne pas vivre l'heure inoubliable, où nous « avons vu l'armée française à Compiègne « arracher de l'Hôtel-de-Ville le drapeau « allemand, pour y hisser de nouveau notre « cher drapeau français. Comme on sent en « un pareil moment qu'on aime son pays et « qu'on est prêt à tout lui sacrifier ! »

Ces sentiments, ceux qui sont restés à leur foyer pendant les journées de septembre 1914 les ont tous ressentis. Ils n'ont qu'un regret : c'est d'avoir été si peu nombreux alors à les

partager et de ne pas avoir eu à leurs côtés tant de bons camarades pour les soutenir. On est bien plus fort quand on est nombreux et unis et qu'on se sent tous animés du même souffle patriotique. Devant l'ennemi les actes d'héroïsme s'accomplissent naturellement sur cette terre de France où la force morale résultant du devoir simplement accompli est à la hauteur de la valeur militaire.

Hélas ! elle ne s'exerce pas toujours sans danger, et celui qui coopère à un titre quelconque à la garde civique du pays a, dans la terrible guerre actuelle, souvent risqué sa vie!..

Témoin, le grand citoyen, modèle des magistrats municipaux, Monsieur EUGÈNE ODENT, Maire de Senlis, martyr de la foi française, victime innocente du désarroi général en face du plus effroyable cataclysme qui se soit jamais abattu sur un peuple civilisé.

*Verberie, Juin 1916.*



## *Table des Matières.*

---

|  |    |
|--|----|
| Préface . . . . .  | V  |
| Avant-Propos . . . . .   | XI |
| Dans l'après-midi du 1 <sup>er</sup> Septembre.....I           |    |
| Le relèvement des morts et des blessés....                     | 9  |
| L'ambulance. . . . .   | 22 |
| Le sac de la Ville. . . . .                                    | 33 |
| Une Visite d'Officier allemand à la Mairie<br>de Verberie..... | 42 |
| Une tournée professionnelle.....                               | 50 |
| Une nuit tragique. . . . .                                     | 56 |
| Incidents divers. . . . .                                      | 67 |
| La débâcle allemande; la délivrance. . . . .                   | 85 |



